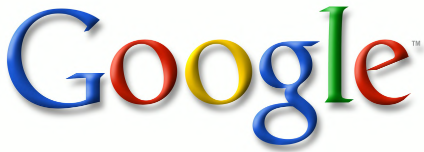


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

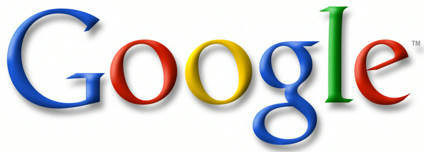
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2471
.V5
R11





FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

PQ
2471
V5
R11



LES

RABELAISIENNES

POÉSIES DIVERSES

SUIVIES DE

LA GARIBALDIADE

PAR

TH. VERON

PREMIÈRE LIVRAISON

On souscrit :

A LA LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

PARIS, 14, RUE PIERRE-SARRAZIN

1862

PQ
2471
.V5
R11

A l'amabilité — hommage
respectueux
à
Monsieur Le général
Pittié

Th. Veron

O. d'académie.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

Library of H. P. Thune
4-22-41

En prenant ce titre audacieux, l'auteur ne se dissimule pas la grave responsabilité qu'il assumerait au point de vue social, religieux, philosophique et littéraire, s'il ne se hâtait de venir confesser, en toute humilité, qu'il n'a pas eu l'outrecuidante prétention d'oser entreprendre une œuvre qui, prise au pied de la lettre, serait véritablement colossale ; il a voulu tout simplement demander à ce génie éternellement vrai quelques lueurs de sa haute raison, quelque étincelle de son flambeau radieux, afin de pouvoir mieux observer les travers, les ridicules et les abus de son propre temps. Il croit aussi devoir déclarer que, s'il tend à revenir au style familier, il repousse toute licence et toute incongruité de langage ; que s'il s'efforce de faire tomber certains masques et de stigmatiser certains abus, il ne cède qu'à une indignation passagère ; et que, loin de garder au fond du cœur le moindre fiel ou la plus légère misanthropie, il tend plutôt à s'apitoyer sur la faiblesse humaine, et à rire des prétentions grotesques qui se produisent en haut, en bas et au milieu de notre monde. Tout ce qu'il voudrait pouvoir ravir à ce vaste génie railleur, c'est un grain précieux de son ironie, non sceptique, mais cartésienne, c'est ce doute scrupuleusement analyste et scalpeur qui cherche, après démolition et table rase des notions et des croyances qui s'écroulent, une reconstruction

solide et inébranlable des bases fondamentales de la vie morale des peuples et des sociétés. Enfin, l'auteur doit dire qu'il se réserve entièrement le droit de varier ses sujets et de sortir fréquemment du domaine rabelaisien pour écouter et voir (comme en ses livres précédents) les échos et les reflets qui font vibrer la voix intérieure. C'est ce qui explique la dédicace : ***A l'Italie,*** la ***Garibaldiade,*** et plusieurs autres pièces qui n'ont qu'un rapport indirect avec le titre de l'ouvrage. Comment pourrait-on assister en sourd ou muet à l'imposant spectacle de la transformation européenne qui frappe l'œil le moins observateur? Comment ne pas offrir pieusement l'hommage de sa pensée aux peuples qui souffrent encore et luttent pour leur délivrance ?

Ligugé, novembre 1861.

LES RABELAISIENNES

POÉSIES DIVERSES

DÉDIÉ A L'ITALIE.

I.

Encore à toi ce nouveau livre,
Peuple ami, conquiers tes droits
Que Dieu te sauve, et te délivre
Du joug pesant de tes deux rois!
Car si Hapsbourg, en Vénétie,
Forge des fers, rive des freins,
Et si Bourbon, dans l'Emilie,
Arme Cartouches et Mandrins,
Crois-moi : du denier de saint Pierre
La guerroyante charité
Fera bientôt crier la pierre (1),
Et tressaillir l'humanité.
Patience! le temps approche
Où, pour finir ton sort cruel,
Des héros sans peur, sans reproche,
Grands généraux d'Emmanuel,
Vont châtier dans les Abbruzzes
Le fanatique et le brigand,

(1). « Lapides clamabunt. » Saint Mathieu, ch. XXI.

Et déjouer toutes les ruses
Du vénal et de l'intrigant.
La Marmora va, par le glaive,
Trancher ce dur nœud gordien
D'un pouvoir aveugle qui rêve
Son injuste et trop long maintien.
Car il est temps, Dieu lui pardonne!
Que la foudre du Vatican
Etouffe son long bruit qui tonne
Dans le cratère du volcan.
Il est temps que la pourpre impure,
Oripeau d'un luxe mondain,
Redevienne enfin l'humble bure
Du biblique Samaritain.
C'est la houlette débonnaire
Qui doit conduire les troupeaux,
Et non le sabre sanguinaire
Dans la main d'iniques bourreaux;
Car, à la brebis désolée,
Il faut l'épaule du pasteur
Qui la rapporte, consolée,
Jusqu'au doux bercail du Seigneur.

II.

En attendant ces jours prospères,
Emancipe, agrandis ton cœur,
Et souviens-toi de tes vieux pères
Porte-drapeaux du vieil honneur.
Mais si jadis tu fus la tête
Du monde entier par ta valeur,
Sache qu'aujourd'hui la conquête
Ne serait qu'opprobre et malheur.

Imite la chevalerie
De ton vaillant roi-paladin
Qui régénère ta patrie
Et te rend peuple souverain.
Suis son conseil prudent, fidèle :
Ricasoli, La Marmora,
Et ton sauveur, nouveau modèle :
Cincinnatus à Caprera.
— Ecoute l'avis salutaire
Des Minghetti, des Cibrario
Au sage et zélé ministère
Secondé par les Poerio.
Mais surtout, aime bien la France,
Ta grande alliée et ta sœur,
Qui sent palpiter ta souffrance
Jusqu'aux entrailles de son cœur.

III

— Encore à toi ce nouveau livre,
Peuple ami, conquiers tes droits;
Que Dieu te sauve et te délivre
Du joug pesant de tes deux rois!..

Paris, octobre 1861.

A F. RABELAIS.

Ma foi, lorsque la valetaille
Veut éblouir par ses grands airs,
Et singer une haute taille,
Mettons son habit à l'envers.
Battons les Scapins et les drôles
Qui s'affublent de faux blasons

Et réintégrons dans leurs rôles
Les Cassandres, les Brid'oisons.
— Et puis, n'est-il pas temps de rire
De ton rire brave et moqueur,
Maître sublime en l'art d'écrire,
Jusqu'à désopiler le cœur?
Oui, grand précurseur de Voltaire,
Toi qui pus, sous tes vieux clochers,
Faire pétiller sur la terre
Ton fou rire auprès des bûchers;
Toi qui sus, en ta verve extrême,
Changeant en bouffon le cagot,
Construire ton joyeux Thélème,
Et te préserver du fagot;
Toi qui souffletas l'ignorance,
Brisant l'éteignoir monacal,
Alors que notre pauvre France
Portait le lourd bât féodal;
Toi qu'ils accusaient d'hérésie,
Ces papimanes, ces fredons (1)
Dont l'envie et la jalousie
Allumaient d'horribles brandons.
Oh! prête un grain de quintessence
De ton absconse (2) et grand savoir
A ces vers! Fais qu'à leur naissance
Le gourmet lecteur puisse voir,
Sous le muscle et l'os médullairé,
Quelque moelle de raison,
De sagesse qui puisse plaire
A l'homme en sa mûre saison.
Fais ruisseler mes chants en perles,

(1) Frelons, Rab.
(2) Caché.

Prête leur tes accents siffleurs
Comme t'en prodiguaient les merles
A Légugé (1), ton nid de fleurs.
Car, ô mon grivois philosophe !
J'interroge souvent les bois
Où ta soutane à brune étoffe
Aimait à se gaudir parfois.
Lorsque t'ébaudissant sur l'herbe
Auprès des roches du Poiré,
Tu butinais ta riche gerbe
Pour l'égrener au prieuré ;
Je m'assieds au pied des vieux chênes
Chuchotant avec les bouleaux,
Pour ouïr causer les fontaines
De Fondetan et de Mezeaux :
Elles gazouillent mille choses
Dans leur monotone refrain,
Gémissant des métamorphoses
Qu'opère ce siècle d'airain.
— Adieu la forêt séculaire
Où son François herborisait,
Où sa parole docte et claire
Sur le vert gramen devisait !
Aujourd'hui, dans leurs voix plaintives,
Les ruisseaux frémissent de peur
Aux sifflets des locomotives
Et des trains à toute vapeur.
Mais pour toi, quelle jouissance !
Malin Alcofribas Nasier !
Abstracteur de fine science,
T'exposant parfois au brasier,
Ah ! que ton âme serait fière

(1) Ligugé.

Et ton cœur rempli de gaîté
De voir fuir l'ignorance altière
Au souffle de la liberté !
Car tu commenças la campagne
Avec le franc Périgourdin,
Le sagace et puissant Montagne,
En foudroyant l'ultramontain.
Démocrite burlesque et sage,
Elixir de l'esprit humain,
Enivrant Molière et Lesage
De ta raison, capiteux vin ;
Pantagruel, dont la baguette
Effondrant les joyeux tonneaux,
Nous mit La Fontaine en goguette
Et tant d'autres larges cerveaux,
Aiguise ma rêveuse plume
A la meule des Beaumarchais,
Des Courier, dont le feu s'allume
A ta verve, gai Rabelais !
Mais ne ris pas de la décence
Qui doit présider à nos jeux ;
Nous répudions la licence
Dont rougit ce monde trop vieux.
— Que veux-tu ? ce siècle hypocrite
Avec ses gants met ses vertus,
La société, chattemite,
Se tartufie, et ne rit plus.
L'égoïsme à torrents déborde :
« Chacun chez soi, chacun pour soi. »
Le puritain montre la corde,
Mitrochilor (1) seul trône en roi.
Les fredons pillent la richesse,

(1) Veau d'or.

Regrettent Constance et Jean Huss:
Ils verraient avec allégresse
Relancer *Unigenitus!*
Mais par bonheur le prince veille,
Il voit Matagot (1), Papelard (2)
Laisser percer leur bout d'oreille
Sous le capuce du cafard.
Il ne craint plus l'intolérance
Des théocrates orgueilleux,
Et, se riant de leur vengeance,
Il gouverne et se passe d'eux.
Bravant leur impuissante rage,
Il les laisse grincer des dents,
Et voit dans ces fous d'un autre âge
Des rétrogrades imprudents.
Lancé sur le flot populaire,
Mer qui monte, océan nouveau,
Il a pour étoile polaire,
Le progrès, salut du vaisseau !
— Nous qui voyons de cette scène
Changer si souvent le décor,
Dans la coulisse souterraine
Pénétrons pour mieux voir encor;
Frappons trois coups, levons la toile,
Jetons au vent ces chants divers;
Que Rabelais enfle la voile
Et soit la muse de ces vers !

Paris, octobre 1861.

(1 et 2) Mots rabelaisiens.

PRÈS DU COTEAU.

Air du *Dieu des bonnes gens* (Béranger).

Heureux colon, demeure à la chaumière
Où tes aïeux vivent de père en fils !
Oh ! ne viens pas, je t'en fais la prière,
Brûler ton aile au foyer de Paris !
Oiseau des champs, au nid qui t'a vu naître,
Laisse grandir tes petits passereaux,
Abrite-les sous l'orme ou sous le hêtre,
Au pied de tes coteaux !

N'imite pas l'imprudent voisin Pierre
Qui, l'an dernier, laissa le toit natal.
Sa mère vient de clore sa paupière
Loin de l'ingrat, malade à l'hôpital.
L'ambitieux, de sa fatale envie,
De ses erreurs porte le lourd fardeau ;
Sur son grabat, il regrette la vie,
Loin du riant coteau.

Bon laboureur, toi, tu seras plus sage,
Et tu diras, dans ta saine raison,
Que l'homme fort préfère le village,
La liberté, les champs et la moisson.
Reste donc libre au sein de la nature,
Sois pionnier de tout progrès nouveau ;
Dieu bénira la gerbe blonde et mûre
Du fertile coteau.

Si tous les ans l'aveugle Minotaure
Vient de ton sang te réclamer la fleur,
Brave soldat, tu le répands encore
Sous nos drapeaux, aux plaines de l'honneur.

En attendant qu'à tout jamais flétrie,
La guerre enfin laisse en paix le hameau,
Reviens chargé de gloire, à la patrie,
Près du riant coteau.

Là, tu pourras suspendre à ta charrue,
Au front des bœufs, ton laurier toujours vert,
Loin des cités, des fanges de la rue,
Tout embaumé des doux parfums de l'air.
Sur les palais quand grondera l'orage,
Du ciel clément les bienfaisantes eaux
Rafraîchiront le jaunissant feuillage
Des vignes du coteau.

Ainsi chantait un héros de Crimée,
Qu'aux bulletins la gloire nommait Paul;
Il racontait de notre brave armée
Tous les hauts faits devant Sébastopol.
Et comme un baume à sa noble blessure,
Il entendait répéter au hameau :
« Servons la France, et pendons notre armure
Au chêne du coteau! »

Ligugé, 1861.

SOUVENIR, A M. A. CAILLÉ.

Vous souvient-il, quand nous allions ensemble,
Jeunes encor
(A l'âge heureux où l'avenir nous semble
Étoile d'or),
Sur les rochers du Poitou, dans les plaines,
Quand, vers le soir,
Nous revenions, nos âmes toutes pleines
D'un frais espoir ?

Nous admirions tes hautes roches grises,
Passelourdain !
Mirant la nuit leurs formes indécises
Dans l'eau du Clain,
Et nous disions : « Dans cette solitude,
Las du palais,
Bouchet venait t'inviter à l'étude,
Gai Rabelais !
Par leur esprit déjà riait Voltaire ;
La vérité
Chassait l'erreur, intronisait sur terre
La liberté.
Car dans leur cœur et dans leur conscience,
Pleurant Jean Huss,
Ils s'écriaient : « Les bûchers de Constance
Ne luiront plus. »
Mais, vain espoir ! l'erreur, l'intolérance,
Hideuses sœurs,
La torche en main, vous poursuivaient en France,
Libres penseurs !
Rêvant encore, à travers la prairie,
Dans le lointain,
L'œil évoquait la tonnelle fleurie
De Saint-Martin.
Nous admirions la sévère retraite,
Nid ombragé,
Où, déposant son armure inquiète,
A Ligugé,
Le beau guerrier a senti son génie
Frémir d'horreur
Aux traits sanglants qu'imprime en Pannonie
Le faux honneur,
La fausse gloire où le sang humain coule,
Honteux combats !

Martin rassemble ici, loin de la foule,
D'autres soldats !
Ses armes sont les austères paroles,
Divin trésor
Gagnant les cœurs, renversant les idoles,
Et le veau d'or.
Donc, à sa voix, tout prosélyte amène,
Près du rocher,
Le néophyte et le catéchumène
Venant chercher
Une eau lustrale ; et Martin, qui baptise,
Dit en son cœur :
« Ah ! fais, Seigneur, que, pour ta sainte Eglise,
Je sois vainqueur ! »

Doux souvenirs, votre règne s'achève,
Ce temps est loin et déjà le beau rêve
S'envole, adieu *far niente* aux grands prés verts !
Et nous voici tous deux, en sens divers,
Luttant sans cesse au théâtre de flamme
Que Paris ouvre à qui se sent une âme.
Ah ! dirigez l'armée en ses efforts,
Que vos soldats, magnanimes et forts,
A la patrie assurent la victoire !
A vous, ami, le rameau de la gloire !

Ligugé 1861.

DORS, ALIGHIERI !

Il est une race perverse
Qui méritait dans ton enfer
Sur sa peau la cinglante averse
Que fait pleuvoir ton luth de fer.

— Pourquoi, vieux Gibelin, grand Dante,
N'as-tu pas flétri les méfaits
De la tourbe vile, impudente
Des repus et des satisfaits ?
Cette ivraie, exécrable graine,
Put donc échapper à tes doigts,
Scalpeur qui fouillas la gangrène
Et le calus des cœurs étroits ?
Pourtant, on lit dans ton œil cave
Que plus d'un pygmée insolent
Osa te salir de sa bave,
Et dénigrer ton fier talent.
Plus d'un Guelfe à la main ternie
Par maint odieux attentat,
De l'ongle en griffant ton génie,
Crut éteindre son vif éclat !
Mais toi, beau cèdre séculaire,
Tu planais aux sommets altiers
Où l'aigle aime à bâtir son aire,
Et les nains rampaient à tes pieds.
Comme le végétal immonde,
A côté de toi, sans pudeur,
Ils se prélassaient dans le monde
Et servaient d'ombre à ta splendeur.
— Dors donc, Florentin ! que ta vue
N'explore pas notre milieu,
Tu reconnaîtrais la cohue
Qui de ton temps outrageait Dieu.
Ces rufians ont la cervelle,
Non pas dans leurs crânes étroits,
Mais dans *gaster ;* leur escarcelle,
Leurs coffres-forts, en font des rois.
Dans Lutèce comme à Florence
Tu rencontrerais tous les jours

Les Ciacco dont rougit la France.
— Dors, Alighieri ! dors toujours !

Paris, septembre 1861.

LES MOUTONS.

Alcofribas, que tu dois rire
En songeant à tes vieux moutons,
Panurge encor vit et respire,
Et nous mène à coups de bâtons.
Même troupeau, même bêtise ;
Lorsqu'une brebis va devant,
La seconde la suit soumise,
Et la troisième en fait autant ;
Puis, à la queue, on voit la foule
Se presser en masse, accourir
Comme les vagues dont la houle
S'amoncelle avant de mourir.
Vraiment, tes héros, tes d'Etampes,
Gargantua, sont dépassés ;
Doré, pour ses bois, ses estampes,
A mille sujets entassés.
Les Grand-Gousier, les Gargamelle
Et les francs amis Averlands,
Auprès de la France nouvelle
Seraient à peine des enfants !
Aujourd'hui, Margo, Colombine,
Cassandre, Pierrot, Arlequin,
N'est plus le groupe qui domine ;
Tartufe est plus fort que Pasquin.
Le goupillon, la crinoline
Et l'eau bénite et l'éteignoir,

Sont le blason de Messaline
Qui se drape dans son peignoir ;
Héroïne du quart de monde,
Rigolboche aux sommets latins,
Elle singe la pudibonde,
Avec des airs ultramontains.
Tantôt la noble aventurière
Se glisse au faubourg Saint-Germain
Pour quêter l'obole de Pierre
Au profit du trône romain.
Elle dicte le ton, la mode,
Au troupeau des agneaux bêlants
Qui prend ses caprices pour code,
Et pour lois tous ses mouvements.
Reine comme au temps d'Aspasie,
De Cléopâtre ou de Ninon,
Elle mène à sa fantaisie
Tous ses esclaves au landon.
Plus d'un César, plus d'un Socrate,
A ses pieds foulant son honneur,
Pour elle se fit acrobate,
Fort au tremplin comme un sauteur.
Plus d'un Richelieu sans vergogne,
Pour elle ôtant ses oripeaux,
A mis la bosse, a pris la trogne
Du paillasse, roi des tréteaux.
C'est l'éternelle tyrannie
Du maître despote et jaloux
Qui muselle force et génie,
Et les terrasse sous ses coups.
C'est la mode, vieille bergère,
Qui, d'un signal de son bâton,
Agite la gent moutonnière
Sans y rencontrer un Caton.

Dieu! pour cette race servile
Qui ne fait rien sans imiter,
Que le sol de France est fertile,
Quel gras pâturage à brouter!
Aussi l'on voit paître en ses plaines
Force moutons, petits ou grands,
Ayant pauvres ou riches laines,
De toute espèce et de tous rangs!
Sans murmurer, ô platitude!
Ils tendent l'échine aux ciseaux;
S'ébattant dans la servitude,
Ils sont tondus, niais agneaux!
Tondus! tondus, tondus sans cesse,
C'est le lot des moutons humains,
Changeant de maître ou de maîtresse,
Les fers aux pieds, les fers aux mains.
Celui qu'ils aiment, chose étrange!
N'est pas le pasteur tendre et doux,
C'est le loup-cervier qui les mange
Après qu'ils sont roués de coups!
Cette pauvre espèce qui grouille,
Et pousse ses vains bêlements,
Est toujours comme la grenouille,
Qui veut un maître aux longues dents.
Puisque vous bêlerez encore,
Robins-moutons, bêlez tout bas,
Afin que l'hydre qui dévore
Au moins ne vous entende pas.

Paris, novembre 1861.

LA GARIBALDIADE (1)

Mais en te relevant ne sens-tu pas encore
Une flamme secrète, un feu qui te dévore ?
N'es-tu pas attiré par un aimant vainqueur,
Une étoile polaire appelant ton bon cœur ?
— Oh ! va donc rassurer cette mère chérie,
Celle en qui tu puisas l'amour de la patrie,
Celle qui t'a porté dans ses flancs généreux,
Qui plus tard t'a nourri de son lait vigoureux,
Lorsque l'ange des forts, t'abritant de son aile,
Dans vos âmes dardait la céleste étincelle.
— Prends donc garde... avertis !... de la joie à la peur
Il n'est qu'un pas trop brusque, et souvent un malheur
Change en deuil un plaisir, une subite ivresse...
— Ménage ton retour, prépare sa tendresse...

. . . .

Mais tu l'avais prévu ! fils attentif, prudent,
Oh bonheur ! la voici sur ton sein palpitant,
Mêlant ses pleurs aux tiens ! — De sa poitrine émue
Qu'un vif élan d'amour et soulève et remue,
Tu recueilles, Joseph, ce maternel soupir,
Longue extase muette où le ciel doit s'ouvrir,
Où l'âme parle à l'âme, où, comme un bon génie,
L'esprit pur fait ouïr sa divine harmonie,
Où le silence vaut mieux qu'un langage humain,
Quand l'être entier, vibrant d'une étreinte de main,
Sent courir dans la veine et rapide et profonde
Cette effluve d'amour, gage d'un meilleur monde...

. . . .

. . . .

(1) Suite du chant troisième (3e livraison des *Échos et Reflets*).

Oh ! goûtez en secret ces fortunés instants,
Échangez ces adieux de vos cœurs haletants !
Hâte-toi, fugitif ! si l'aube éclairait Nice,
Ta présence pourrait éveiller la police,
Il faut mettre une trêve aux doux embrassements...
— « Quoi ! déjà !... » dit la mère. . . . . . .
. . . . — « Hélas ! à tous moments,
Un sbire peut trancher nos trop courtes délices...
Mère, adieu, bénis-moi, car à mille supplices,
Si ton pauvre Joseph ne pouvait échapper,
De ta lèvre chérie, oh ! qu'il puisse emporter
Ce mot consolateur, espérance dernière :
Ta bénédiction, ô ma pieuse mère ! »
Il dit, et s'agenouille, à ses pieds il attend
Ce vœu qui vient du ciel et dans vos cœurs descend,
Mères ! qu'un saint amour embrase et purifie :
« Soyez béni ! mon fils, que Dieu vous sanctifie ! »
. . . .
On lisait dans ces mots qu'entrecoupaient les pleurs,
Pauvre mère ! un réveil de saignantes douleurs...
. . . .
Ils se taisaient tous deux... le fils, sur une absence,
Tremblait d'interroger, de rompre le silence ;
Leurs regards disaient tout... sans proférer un son,
La voix des yeux parlait du deuil de la maison...
Tout à coup, faiblissant et s'affaissant à terre,
Joseph en sanglotant s'écrie : « Hélas ! mon père...
Mort !... qui sait ? par ma faute, et Dieu ne voulut pas
Que ce père adoré m'ouvrît encor ses bras,
Afin de m'accorder dans un regard suprême
Son généreux pardon. » . . . .
. . . . — « Aussi vrai que je t'aime !
O mon Giuseppe ! va, ton père, en me quittant,
Nous bénissait tous deux ; sa voix en s'éteignant

A murmuré ton nom ; sa parole dernière
N'était pour toi qu'amour, regrets, tendre prière... »
Lui dit-elle en prenant sa main avec effort...
— « Oh ! merci ! fit Joseph, je redeviens plus fort...
A présent je peux fuir, mais vers son tertre humide,
Que ton bras, bonne mère, hors de Nice me guide ;
Viens au champ du repos, viens mêler nos regrets,
Pleurer au mausolée, à l'ombre des cyprès... »

. . . .
. . . .

Ils partirent... L'aurore et la blanche rosée
Diamantaient des fleurs la corolle irisée,
Mais Nizza, lasse encor du sommeil de la nuit,
Ne revit pas Giuseppe... et tous les deux sans bruit
S'éloignèrent furtifs ; puis, dans le cimetière,
Furent s'agenouiller sur une froide pierre.
Là, Joseph écartant les tiges des pavots,
Fit éclater son âme en douloureux sanglots ;
Interrogeant la mousse et les feuilles de lierre,
Il invoquait en vain les mânes de son père !
Et ses larmes tombaient brûlantes sur le sol...
— Harmonieux contraste ! un joyeux rossignol
Jetait sa note au ciel, et sa voix claire et pure
Enivrait de plaisir l'attentive nature.
— « Oh ! tu l'entends, ami, ce poétique oiseau ?
Il vient nous avertir, messager du tombeau,
Que l'âme de ton père, et ravie et plus libre,
D'amour et de tendresse à notre oreille vibre ;
Il nous prévient qu'un jour, en un monde meilleur,
Tous trois nous chanterons cet hymne de bonheur.
Courage, mon enfant, va, suis ta destinée
Qui t'éloigne de moi !... ta mère infortunée,
Soumise, se résigne aux décrets du Seigneur
Qu pour l'humanité voua ton vaillant cœur. »

. . . .

« O mère courageuse! ô trois fois sainte mère!
Tu verses ta grandeur jusqu'en mon caractère...
Par ces restes sacrés, que je ne puis revoir,
Je jure d'obéir en homme à mon devoir.
Je veux en bon chrétien voir en tout homme un frère,
L'aimer et le servir, soulager sa misère... »
Ayant dit, sur la tombe, une troisième fois,
Il s'incline, et du fond de son âme une voix
S'élance et fait frémir cette poussière aimée;
Puis, prenant quelques fleurs, relique parfumée,
Il part ayant encore en un dernier adieu
Confondu dans son cœur et sa mère et son Dieu;
Il part, mais sans oser regarder en arrière...
Il part l'âme blessée... à présent, sa carrière
Ne heurte à chaque pas qu'épines, ronces, deuil,
La lutte sans victoire, au retour un cercueil...
Et dans ce noir cercueil l'homme qui de sa vie
Excitait de l'honneur la pure et noble envie.
— Car à quoi bon lutter? mon pauvre père, hélas!
Ne me bénira plus, ne m'ouvrira ses bras!...
Je ne pourrai jamais sur sa tête si chère
Tresser mes verts lauriers... et je laisse ma mère!

. . . .

Ingrat, ambitieux, fugitif, errant, seul...
Préparé-je déjà (qui sait?) le blanc linceul
De ma mère chérie? Ah! Dieu par trop sévère!
Qu'ai-je fait pour ainsi mériter ta colère?
Si tu veux m'éprouver, ne livre, Dieu cruel!...
Ne livre qu'à moi seul cet inégal duel...
Reprends ma vie, épargne au moins tous ceux que j'aime!
Mais qu'ai-je dit, mon Dieu? pardonne à mon blasphème!
Si je dois succomber sous le poids de tes coups,
Frappe, voici ma tête, apaise ton courroux...

. . . .

— Et toi, du haut du ciel, ta dernière demeure,
O mon père ! vois-tu dans quel trouble, à cette heure,
Je fuis loin de ta cendre, accablé du remord
De n'avoir pu fermer tes yeux au lit de mort...

. . . .

. . . .

— Oh ! mon triste proscrit ! que de noires pensées !...
Et pourtant Philomèle, en notes cadencées,
Te perle au loin ses chants, et Nice avec amour
Se baigne ce matin dans l'éther d'un beau jour...
Mais tu n'écoutes rien, ton âme pleine d'ombre,
Au lieu d'azur, ne voit qu'un gros nuage sombre...
— Eh bien ! marche toujours, Giuseppe, devant toi,
Suis ton destin, il faut te soumettre à sa loi.
— Voici le Var ! tu vas de son onde courante
Traverser la largeur, porter ta vie errante,
Jusque sur l'autre rive. en France, où, tout d'abord,
T'attendent la prison et la peine de mort,
Si tu n'es, comme Achille, héros invulnérable,
Car tes persécuteurs t'ignorent imprenable !
— Hâte-toi d'échapper à tous ces vils suppôts
De la délation, durs limiers des impôts ;
Evite Draguignan, cherche asile à Marseille
Où ton nom condamné va frapper ton oreille...
Ashavérus, sans peur poursuis donc ton chemin,
Et lorsque la fatigue et la criante faim
Viendront te tourmenter, entre à l'hôtellerie
Où, crédule et voyant quelque sorcellerie,
L'amphitryon peureux, gagné par Béranger,
Protégera ta fuite exempte de danger.
Il voudra tout d'abord, dans un excès de zèle,
T'arrêter ; mais au son doré de l'escarcelle,
Puis au refrain vainqueur du maître chansonnier,

Tu verras s'attendrir le féroce hôtelier :
Le Dieu des bonnes gens aura fait ce miracle.
C'est bien, tu peux gagner Marseille sans obstacle.
Et là, sous un faux nom, étudiant deux ans,
Dans l'immortel Euclide agrandis tes talents;
Las du calme, à Tunis va porter ton épée,
Poursuis avec vigueur ta guerrière épopée.
— A d'autres le foyer, le paisible travail...
Mais à toi, bon Joseph! il faut le gouvernail,
Le grand mât du navire et la voile qui s'enfle,
Il te faut pour coupole et pour parvis du temple,
La coupole du ciel, le parvis de la mer,
Où ton cœur de marin s'épanouit plus fier!
— Frère de Canaris, ce géant de ta taille,
Il te faut, comme à lui, la navale bataille!
Dans la flotte adversaire il faut de tes brûlots
Promener le panache enflammé sur les flots,
Voir leur langue de feu d'un sinistre incendie
Lécher le pavillon ou la voile ennemie,
Et voir la gueule rouge au canon du sabord
Vomir, dans la fumée, à tribord et bâbord,
Le fer qui plonge et perce une large trouée
Dans le flanc des vaisseaux où l'eau s'est engouffrée,
Afin que la victoire, entonnant ses hourras,
Dise que l'ennemi vient d'être coulé bas.
Il faut, il faut encor à ton âpre courage,
L'épisode sanglant du terrible abordage,
Afin qu'un contre trois, le soldat enhardi
S'écrie en te suivant : « Vive Garibaldi ! »
Mais, hélas! tu n'as point à bord de ta corvette,
L'élément valeureux que ta force regrette ;
Tu n'as pour matelots que de vils musulmans,
Soldats fanatisés par d'aveugles imans;
Qu'importe à ta valeur? Ta confiance espère

Par l'exemple changer leur faible caractère;
Tu crois ramener pur vers le bey de Tunis,
L'équipage à ta garde, à ton honneur commis?
Trop confiant Joseph, ta crédule vaillance
Qui n'a jamais connu la peur, la défaillance,
Ignore qu'en secret l'assassin matelot
Trame contre ta vie un criminel complot...
Ton yatagan qui n'a jamais vu d'imposture,
Ni de trahison noire est calme à ta ceinture,
Comme tes pistolets au pommeau ciselé,
Dont le plomb jusqu'ici n'avait encor volé
Qu'au cœur des ennemis dans la mêlée ardente...
Leur gueule à ton côté dort tranquille, pendante...
Aucun léger soupçon n'agite ton sommeil;
Aussi, ferme et sans trouble, au grand Jean Bart pareil,
Tu fumerais, je crois, près de la soute à poudre,
Ton cigare, sans peur de réveiller la foudre!...

. . . .

. . . .

Cependant l'équipage a semblé, ce matin,
Dans l'ombre murmurer un bruit sourd et mutin;
Un meneur insurgé contre la discipline,
Ouvrant son cafetan, tire de sa poitrine
Un stylet qu'il agite en prononçant ces mots :
« Par Mahomet! jurons tous ici, matelots,
Que ce chien de chrétien, qui nous blesse et torture,
Aura son châtiment par cette pointe sûre...
— Figurez-vous, amis, qu'hier, hier encor,
Je gagnais sur Boël quelques piastres d'or;
J'allais les ramasser quand, brutal, il écarte
Et culbute du pied notre enjeu, notre carte.
— « Je défends de jouer!... pour récidive, aux fers! »
Nous, dit-il s'éloignant, sombre, avec ses grands airs...

Comme un vil espion, lui-même il fait sa ronde,
Il épie et sait tout, veille sur tout le monde...
Il nous fait travailler, nous accable de maux,
Enfin nous assimile à de bas animaux...
— Par Allah! trouvez-vous la discipline aimable;
Et puis, que mangez-vous à votre maigre table?...
Du biscuit tout pourri que dédaigne le ver.
N'avez-vous pas assez jeûné tous, cet hiver?
Et cela pour un chien de chrétien que l'on nomme
Pane Le Marseillais (1) que je nie être un homme...
Enfin si je le manque il faut promettre ici
Que pas un d'entre vous ne lui fera merci!
Son cadavre à la mer purgera notre haine;
Après, vous nommerez un autre capitaine...
Je sais qu'en ce moment dans son hamac il dort
Allons vers sa cabine et donnons-lui la mort. »

. . . .

Il annonçait son meurtre, et le sicaire infâme
Par prudence essayait le tranchant de sa lame;
Excitant de son mieux leur haine, leur fureur,
Il ajoute : — « Sachez, même à défaut du cœur,
Que ce bon catalan, d'une simple piqûre,
Lui promet sur le coup sa mortelle blessure...
D'un pirate kabyle il me vint par rançon,
Il fut trempé d'une herbe au corrosif poison,
Dont un Maure avait seul le suc et la recette...
Amis, sans plus tarder, veillez à la dunette,
Aux écoutes, partout... moi, dans l'ombre en rampant...
Je vais... tout sera dit... je reviens à l'instant. »

. . . .

Son poignard à la main, le traître qui s'incline,

(1) Pour échapper aux recherches, Garibaldi avait pris le nom de Pane.

Glisse comme un serpent jusques à la cabine...
Il entre... fait effort, et levant son couteau,
Poignarde le hamac... O surprise! un manteau
Reçoit le coup perfide, et l'assassin qui tremble
Entend battre un rappel... l'équipage s'assemble...

. . . .

Parmi les révoltés, Garibaldi debout
S'avance calme et dit : « Assassins, je sais tout...
Si quelqu'un veut encore attenter à ma vie,
Qu'il vienne, je l'attends... » De silence est suivie
Cette invitation; et, loin d'être en fureur,
Les lâches conjurés sont saisis de frayeur.
Mais quand Abdul paraît (lui qui manqua son crime),
Un murmure léger court, rapide, unanime,
S'élève dans les rangs de ces vils factieux;
A peine avec dédain, sur lui levant les yeux,
Garibaldi s'écrie : « Approche, misérable,
Viens recevoir le prix du meurtre épouvantable
Dont tu me menaçais, et que ton châtiment,
Pour tes complices, soit un avertissement... »

. . . .

Abdul alors se ploie ainsi qu'une panthère,
Simule, en suppliant et se roulant à terre,
De demander pardon; mais le lâche assassin
Cache et tient le couteau perfide dans son sein.
Et, lorsqu'il a bien cru mesurer la distance,
Le chacal fait un bond, se relève, s'élance,
Brandissant l'yatagan qui scintille dans l'air...
Garibaldi, plus prompt, d'un coup de revolver
Abat le scélérat qui, du mât au cordage,
Trébuche, tombe, expire en écumant de rage...
Puis, repoussant du pied le cadavre maudit,
Qui sous le froid trépas s'étend et se raidit,
— « Approchez, leur dit-il, voyez cet air farouche!

Son sang noir à longs flots s'échappe de sa bouche...
S'il est quelqu'un de vous qui veuille l'imiter,
Mon revolver est prêt, et je vais répéter... »
Mais la peur a saisi l'équipage complice,
Qui recule devant cet acte de justice...
Garibaldi, marchant d'un pas ferme sur eux,
Leur intime cet ordre : « Ecoutez, malheureux !
Pour mieux vous infliger un redoutable exemple,
Je veux qu'à tout instant votre œil puni contemple,
Au mât de la corvette et sur un pilori,
Le nom de l'assassin Abdul qui s'est flétri.
Et même avant d'aller mouiller à quelque hâvre,
Je veux, pendant trois jours, que l'ignoble cadavre
Sur l'infamant poteau reste attaché, pendu
Comme un objet de honte... — Allez ! c'est entendu. »

. . . .

A ces mots, le second fait exécuter l'ordre ;
Puis, après ces lueurs de trouble, de désordre,
Devant la fermeté de ce chef aussi fort,
Tout rentra dans le calme et le silence à bord.
Et le corps attaché sur le mât de trinquette,
Abdul flottant servait d'exemple à la corvette...
Le service en devint plus actif et plus prompt ;
Et si Garibaldi paraissait, sur son front
Les révoltés vaincus prévenaient sa pensée,
Voulant par le devoir, de leur faute passée
Faire oublier l'horreur ; mais le juste mépris
Du maître répondait à ces mutins soumis.
Car il n'ignorait pas que l'esclave perfide,
Servile, sait cacher son instinct homicide.
Aussi, désespérant de types aussi bas,
Il prit congé du bey, de ses lâches soldats,
Dès qu'il eut accompli son mandat maritime ;
Ignorant la vengeance, il fut trop magnanime

Pour songer à descendre au rôle accusateur.
Connaissant la justice humaine et sa lenteur,
Le juge souverain était sa conscience
Qui lui dictait la loi de sa propre défense;
Et lorsqu'il infligeait une peine au délit,
Ce n'était qu'à regret;... après, tout était dit!...

. . . .

— Quand le roi des forêts, dans son antre sauvage,
De ses inférieurs entend gronder la rage,
A peine daigne-t-il écouter la rumeur;
Mais si le bruit grossit, approche avec fureur,
Il hérisse les crins drus de sa fauve tête;
Sa prunelle de feu présage la tempête.
Il pousse, en se levant, un rugissement sourd;
Puis, s'il daigne sortir d'un pas lent, grave, lourd,
Et s'il voit à portée une imprudente proie,
D'un seul bond il s'élance, il l'abat et la broie...
Ainsi, justice est faite... Après le châtiment,
Tout se tait, le lion rentre alors lentement.

. . . .

Cependant, sous le coup d'une triste pensée,
Joseph sur un vapeur fait voile vers Phocée;
Mais son âme s'afflige et rougit de savoir
Que l'homme abâtardi méconnaît son devoir;
Que s'il est arriéré souvent par l'ignorance,
Aveuglé par l'erreur d'une fausse croyance,
La faute en est aux chefs, pasteurs intéressés
Qui tiennent à dessein leurs troupeaux divisés
En les abrutissant par l'aveugle matière,
Pour les faire croupir, dégradés, dans l'ornière;
Et lui qui voudrait voir l'homme au front noble et droit,
Juste dans son devoir, mais ferme dans son droit,
Il souffre de penser que l'humaine nature
Est souvent le jouet de quelque main impure,

Le marchepied offert à des ambitions
Qui savent exploiter les basses passions.
Alors pris de douleur, inquiet, plein de doute,
Il médite à l'écart, en secret il écoute
La voix intérieure ; il craint, nouveau Brutus,
Que l'amitié, l'amour, le progrès, les vertus,
Ne soient plus que des mots et sonores et vides,
Et sur son cœur, lac pur, il sent courir des rides.
Le miroir transparent perd de son vif éclat ;
Intrépide lutteur, au début du combat,
Du doute il a reçu la flèche empoisonnée :
Il voit l'espèce humaine à jamais condamnée
A la division, à l'inégalité ;
Son rêve fraternel, dans l'incrédulité
Fane son aile blanche ; ironique et cruelle,
La vie à sa raison apparaît trop réelle ;
Et comme Childe-Harold, sceptique pèlerin,
Au flot noir qu'il sillonne il mêle son chagrin.
Toutefois, ce n'est pas sur la harpe dorée
Qu'il exhale en passant l'élégie éplorée ;
Mieux que Childe l'ingrat, Giuseppe entend gémir
Son cœur trop généreux qui vient de se meurtrir.
Mais, loin de blasphémer, il regrette en silence
Son sublime idéal dont la chute commence ;
Loin de maudire Dieu, sacrilége ou moqueur,
Il s'incline devant cette amère rigueur...
Résigné, calme, fort, il juge qu'il est sage
D'espérer, de combattre avec plus de courage.

. . . .

Son front s'est déridé. Sur le pont du vapeur,
Il promène un regard sur chaque voyageur ;
Et sa vue est soudain attendrie et charmée,
En posant sur un groupe à figure enjouée :
— C'étaient de beaux enfants que le ciel africain

Avait bistrés, cuivrés sur le sol marocain;
Quelques-uns pris à Fez, d'autres en Barbarie,
Avaient été vendus aux côtes d'Algérie.
L'Egyptien sans cœur, qui spéculait sur eux,
Avait coupé, rasé leurs cheveux noirs, laineux,
Et tous, jeunes garçons comme petites filles,
Conservaient sur le corps des lambeaux, des guenilles,
Dont les trous laissaient voir au cuivre de la peau
Les types différents de ce riche tableau.
— Oh! que Decamps, Vernet, les Fromentin, les Frère
Eussent de leurs pinceaux fait jaillir la lumière,
En copiant ces traits où l'ocre, au brun mêlé,
Se fondait dans un sang par le soleil brûlé!
Oh! qu'ils eussent aimé de leur chaude palette,
Verser le vif éclat d'une jaune amulette
Sur le col basané de ces pauvres enfants!
Garibaldi pensait que leurs pères croyants,
Leurs mères attachant ces symboles fidèles,
Ne savaient point, hélas! qu'un jour, quittant leurs ailes,
Tous ces oiseaux chéris, bien loin de leurs smalas,
S'en iraient affronter le ciel d'autres climats.
La pitié descendait dans sa belle âme tendre :
— « Ces jeunes parias ne pourront plus entendre
La voix qui leur apprit au mois du nouvel an,
A bégayer : Allah! aux jours du Ramazan;
Pendant le Beïram, ils n'iront plus, en fête,
Prier et recevoir le pardon du prophète.
Orphelins du désert, pris dans les razzias,
On les a trafiqués pour quelques mouzaïas;
Et, les assimilant à d'innocentes bêtes,
Ainsi qu'à des agneaux, on a marqué leurs têtes...
On les trouva sans doute associant leurs jeux,
Avec le jeune faon, la gazelle aux doux yeux
Quand ils se lutinaient sous la tente effondrée

Au milieu des débris de l'horrible mêlée...
Et le marchand de Thor, au dos de ses chameaux
Les ayant entassés avec tous ses fardeaux,
Les aura fait partir vers la route du Caire,
Espérant les changer pour un beau dromadaire;
Après d'autres trafics le troupeau prisonnier,
Trouva pour acheteur ce bon aumônier! »

. . . .

. . . .

Conjecturant ainsi, Giuseppe, dans le groupe,
Prit le premier venu de l'enfantine troupe;
Et puis, baisant son front, le pressant sur son cœur,
Il surprit dans ses yeux un éclair de valeur.
Ah! c'est que, magnétisme et naturel fluide,
L'enfant chassait de race, et, cavalier numide,
Son père l'emportant au feu sur son cheval,
L'avait déjà nourri d'un instinct martial;
Aussi quand ton baiser vint effleurer sa joue,
Où la pure innocence avec candeur se joue,
Tout à coup une odeur de poudre, un souvenir,
Ainsi qu'un luth vibrant, l'ont fait tout tressaillir...
— C'est qu'il a reconnu dans ta guerrière haleine,
L'amour de la bataille, ô mon grand capitaine!
— « Mon père, dit Giuseppe à ce religieux
Qui de ses orphelins n'écartait pas les yeux,
Votre coup de filet a fait riche capture;
Sans doute leur rachat vida votre ceinture?
Si vous voulez permettre, au nom du bon pasteur
Qui rapporte au bercail la brebis du Seigneur,
Pour vos doux agnelets je viens de ces piastres
Offrir l'heureux hommage. — A d'horribles désastres,
Par vos mains de sauveur ils viennent d'échapper... »
— « C'est Dieu qui vous envoie et je dois accepter
Cette offrande du cœur, dit l'homme vénérable.

Bientôt, grâces à vous, leur ami secourable,
Ils pourront, à Paris, dans de pieuses mains,
Suivre mieux du progrès les plus larges chemins;
Car je vais les mener à l'école des frères,
Où leurs petits cerveaux s'ouvriront aux lumières. »
— « Mon père, dit Joseph, il faut les élever
En Chrétiens primitifs, il faut leur faire aimer
Le devoir, fils du droit, et le pur sacrifice;
En cette vie il faut même à l'amer calice
Habituer leur lèvre afin que la liqueur
N'aille pas de son fiel empoisonner leur cœur. »
L'aumônier lui dit: « Voyageur charitable,
Sachez bien qu'avant tout, pour la commune table,
Je dois former leur âme, afin qu'en un beau jour
Elle s'embrase au feu du fraternel amour!
Oh! si le Seigneur daigne exaucer ma prière,
Je veux continuer, de l'abbé de Saint-Pierre,
La mission divine, et mes petits soldats
Livreront, à leur tour, de généreux combats
Contre tous les faux dieux du monde et ses idoles:
Pour armes, nous n'aurons que de saintes paroles. »

. . . .

— « Qu'à jamais Dieu, séchant la source de nos pleurs,
Anéantisse, enfin, la guerre et ses fureurs!
Mais, hélas! je crains bien, digne missionnaire,
Que le dernier soupir de l'infernale guerre
N'aille pas de sitôt s'exhaler d'ici-bas...
Babel vivra toujours! on ne se comprend pas.
Les hommes sont méchants! Les races, la patrie,
L'orgueil des nations, pompeuse barbarie!
Tout se divise, et quand la pauvre humanité,
Dans un concert d'amour et de fraternité,
Devrait mener les chœurs à l'ombre des grands chênes,
Et dans les blés fleuris, elle aime mieux les chaînes.

u lieu d'ouvrir à tous de libres horizons,
es hommes pervertis ne rêvent que prisons;
u nom d'un vain progrès obstruant leurs frontières,
oujours les insensés se donnent des barrières! »

. . . .

insi Garibaldi devisait quelquefois.
'aumônier fervent, appuyé sur la croix,
amenait à l'espoir cette âme désolée.

. . . .

quelques jours de là, comme un noir mausolée,
Marseille (en deuil) parut, et plus d'un voyageur,
)u choléra-morbus éprouvant la terreur,
Voulut au lazaret attendre, en quarantaine,
Un ordre de départ, ou de fuite prochaine;
Mais Giuseppe, sans peur du terrible fléau,
Va porter des secours. . . . .
. . . . A l'effrayant tableau
Son âme ne peut être un seul instant troublée!
Ainsi qu'un sarcophage, en ce moment, Phocée
Est sombre et triste à voir : un silence de mort
La couvre d'un linceul; et seulement au port
On peut apercevoir des groupes solitaires
Qui viennent décharger leurs funèbres civières!...
C'est, tour à tour, l'aïeul, l'enfant, le jeune époux
Que poursuit le typhus de son mortel courroux,
Le typhus les atteint jusqu'en leur sépulture,
Il filtre dans la terre une semence impure;
L'air est comme infecté de malsaines odeurs,
L'humus rejette au loin les poisons corrupteurs;
La mer, en son dégoût, revomit sur la plage
Le détritus infect de tout ce qui surnage.
Le glas ne sonne plus à l'airain du clocher;
L'égoïsme et la peur, loin de les rapprocher,
Ont fait fuir les mortels de cette terre aride.

L'archange noir, planant de son aile livide,
Enveloppe la ville et la glace d'effroi...
De la morne cité le typhus seul est roi!
Garibaldi, pourtant, rappelant Desgenettes
Et Belzunce, en héros, a toujours les mains prêtes
Aux plus urgents secours, si bien que son grand cœur
Raffermit le moral, et dissipe la peur!
O bienfait de l'exemple! il entraîne à sa suite
Tous ceux que le danger invitait à la fuite.
Actif et vigilant, il prévoit les moyens
Qui ramènent l'espoir des tremblants citoyens;
Enfin, communiquant à tous son assurance,
On voit luire bientôt un rayon d'espérance;
Tout à l'heure abattue, on revoit la cité
Vivre et combattre aussi, pleine de fermeté!
Le fléau disparaît, et ta tâche est finie.
Pars donc, ô mon héros! et que ta voix bénie,
Echo de Providence, aille en d'autres climats,
Pour ta cause sacrée, enflammer tes soldats!

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LES EUNUQUES.

Ceux-là ne portent ni pelisses,
Ni cimeterres à leurs flancs ;
Sur des crânes rasés et lisses
Point de bonnets en cônes blancs ;
Point d'atagans à leur ceinture,
Ni de poignards empoisonnés ;
A l'outrage de la nature
Ils n'ont point été condamnés ;
Ils ne gardent point les sultanes
A Stamboul, aux bleus minarets,
Ni les houris mahométanes
A La Mecque, ou dans Benarès ;
Vils fellahs, ni muets infâmes,
Ils ne portent pas le cordon
Pour étrangler de nuit les femmes
Qu'un pacha voue à l'abandon :
Non, non, les modernes eunuques
Que nous entendons sont vêtus
Comme nous tous, et sur leurs nuques
S'érigent le simple gibus,
Le feutre, la plume, la soie.
Ils ont un culte extravagant
Pour la mode, et, quand on coudoie
Ces types du trottoir de Gand,
On peut, admirant leur toilette,
Leur taille au délicat contour ;
S'écrier : Gandin et lorette
Ressuscitent la Pompadour.

Les roués, Dubois, la Régence,
Et Louis Quinze vivent encor !
Beaux muscadins et jeune France,
Incroyables de thermidor,
Fardés de riz, couverts de mouche,
De blanc, de carmin, de béthel,
Corps embaumé jusqu'à la bouche,
Ils ont même Dieu, même autel.
Ils infectent le musc et l'ambre,
Ces automates, ces poseurs,
Leurs yeux du boudoir, de la chambre
Trahissent les molles langueurs;
Durs pince-nez, lourd persiflage,
Jargon bête, éperons sonnants,
Tel est leur très-mince bagage.
Puis, écoutez leurs mots ronflants :
Parole d'honneur panachée!
Au club, au turf, à l'Opéra,
C'est la même phrase écorchée,
Grasseyée en voix de castrat.
A les voir jacasser danseuses,
Primes, Mirès, Nords, Mobiliers,
Paris sur chances belliqueuses,
On dirait de grands financiers.
Que bouffonne est leur importance,
Lorsque, singeant le Talleyrand,
Ils semblent régenter la France,
Sans avoir ni titre, ni rang!
Mais tous ces fanfarons d'alcôves
N'étalent que des vanités,
Des impuissances, des fronts chauves,
De pompeuses stérilités.
Les variétés de l'espèce
Ne changent guère leur emploi,

C'est toujours l'eunuque en ivresse
Qui rêve de faire la loi.
Ici, dans sa chaise curule,
Il règne en roi sur des valets ;
Là, dur pédant, de sa férule
Il attend les plus beaux effets.
On rencontre partout le cuistre,
Il se faufile en tout état :
Tour à tour sénateur, ministre,
Grand capitaine, fier prélat,
Diplomate à très-grosse tête
Avec un très-petit cerveau,
Artiste, savant ou poète,
Dans toute gaîne, il tend sa peau.
Je vous le dis, dans chaque classe,
Dans la roture et le blason,
L'eunuque trop souvent écrase
Les hommes forts sous son talon.
La chose est vraiment bien étrange,
Et peu croyable en vérité !
Pardon ! c'est ainsi que se venge
L'impuissant, de sa nullité !

AU PEINTRE D'HISTOIRE AD. YVON.

« Con quest' arte della pittu[ra]
ha grandissima rassomiglianza [la]
poesia. . . . .
. . . luna poesia muta, e l'al[tra]
pittura favellente; etc. »

(BUONAROTTI.)

Ami, si je triomphe un jour dans la peinture,
Je devrai ce succès à ton généreux cœur.
Tes bienveillants conseils, où parle la nature,
Dévoilent au pinceau les secrets du vainqueur!
Il semble qu'un rayon de ta douce lumière
Inonde ma palette, ainsi qu'un nouveau jour.
Grâce à toi, du faux goût j'évite enfin l'ornière,
Et m'élançant plus fort dans l'art, ton noble amour,
De la création j'épelle les merveilles,
Et je pourrai bientôt la lire à livre ouvert,
Comme une symphonie enivrant nos oreilles,
Aux sons harmonieux d'un céleste concert!
Je crois entendre en moi cette voix que Shakspeare
Prête à La Porcia!... son bruit mélodieux,
Ainsi qu'un instrument, en mon âme soupire
Et me fait adorer le beau, ce don des Dieux!
Alors, tout palpitant d'un amoureux délire,
Je me voue, en lévite, au culte plus fervent
Des deux sœurs dont la lèvre, en effleurant ma lyre.
M'a d'un double baiser fait le divin présent.
Depuis ce temps (malgré les clameurs de l'envie,

es oracles menteurs des jaloux impuissants
ui, dans leur cercle étroit, voudraient parquer ma vie),
uses, je veux mourir dans vos embrassements.
es esprits dégagés de l'aveugle matière
n différents sentiers peuvent courir sans frein.
n'est qu'une âme libre, indépendante, altière,
ui peut se rapprocher du maître souverain.
e génie aspirant à la double épopée,
renant plume, pinceaux, double glaive brillant,
'en fait comme une armure, au feu du ciel trempée,
t vole à l'idéal, plus ferme, plus vaillant.
lais soldat inhabile, en cette rude guerre,
me fallait un chef glorieux, un grand cœur,
t je viens m'enrôler sous ta noble bannière,
our vaincre ou pour mourir, sans reproche et sans peur !

MASQUES ET VISAGES.

Depuis que le monde moinant
Nous a moiné de moinerie,
A-t-on vu plus que maintenant
Aveugle et cupide ânerie?
— O Christ ! prototype du bien,
Que de Judas, de ta figure,
Empruntent le masque chrétien
Pour déguiser leur imposture !
Tous ces théocrates menteurs
Veulent étouffer la pensée,

Pour se faire les loups-pasteurs,
De la moutonnière insensée !
— Vil marche-pied de leur orgueil,
Brider, mener, ta conscience,
Et, du berceau jusqu'au cercueil,
T'exploiter, voilà leur science.
Sans rien changer, comme autrefois,
Des fredons la race féconde
Gouverne tout : Peuples et rois !
Ils sont toujours maîtres du monde !
Et toi, débonnaire troupeau,
Facile à bâter comme à tondre,
Pauvre humanité ! sur ta peau,
Comme ces loups aiment à fondre !
Ils ne sont pas tous au couvent,
Sous le capuce, à la cellule.
Sous l'habit séculier, souvent
Chez le laïque, elle pullule,
Cette famille d'étouffeurs
Qui voudrait détrôner Voltaire !
Contre tous les libres-penseurs,
Elle mine et sape sous terre.
Préjugés, fanatisme, erreur,
Systèmes, doctrine menteuse,
Fausses promesses de bonheur
Sont leur tactique astucieuse.
Pour asseoir leur autorité,
Sur ton trône, humaine bêtise !
De la plus sainte vérité,
Ils font métier et marchandise.
La science éveille leur peur,
Ils en offusquent la lumière ;
Le progrès émancipateur,
Sous leurs coups, roule dans l'ornière !

Et quand s'élève le niveau
Du savoir, de l'intelligence,
A déprimer votre cerveau,
Ils emploient leur expérience.
Leur règle est de nous abrutir,
Et d'exalter notre ignorance,
Afin de nous assujettir
Au joug honteux de leur puissance.
De l'amour et de l'union
Craignant la force redoutable,
Ils n'ont plus de communion,
De sainte et fraternelle table!
Mais vive l'or! le beau métal
Est un levier diabolique
Et tout puissant, un fait brutal,
Le talisman de cette clique!
Que leurs fidèles convaincus
Imitent en tout leur exemple!...
Et qu'au lieu des saints, les écus
Viennent rayonner dans le Temple!
Les bourses, avec leurs tripôts,
Exhalent un certain arome
Qui sert d'encens à ces dévots
Qu'on voit de Paris jusqu'à Rome!
Vienne, Berlin, Stamboul, Moscou,
A Plutus sont non moins fidèles;
Au Kamtshatka, même au Pérou,
On lui bâtit mille chapelles;
Et Satan, à tous ces maudits,
Qui vont l'implorer à la ronde,
S'écrie : « A genoux grands, petits,
Adorez le maître du monde! »

LE PHYSETÈRE (1).

La nauf allait sombrer, les nauchiers sans prudence
Délaissaient à volo le governail-finance ;
Les marins de Ruach regrettaient leur îlot,
Priant le servateur d'envoyer un pilot
Qui pût chasser l'estrif de ce noir physetère.
Crinolinka braislait de paour, criait : Terre !
Petomegas lui dit : « De paour n'ayez moult
Je nomme pour pilot périt. . . . . . .
. . . .
Adoncques Thalamége est soubdain apaisée,
La nauf est de rechief mignonne, pavaisée,
La vele s'enfle, gonfle, et pousse sans dangier
L'équipage fiant sur son tant bon nauchier.

ENVOI.

Rire, ebscrire est propre de l'homme
Adoncques en ce liure je veux,
De Myrelingue jusqu'à Rome
Beluter en carmes mes vœux,
Et puisqu'en William et Lisette,
Oncques ne pus les ébaudir,
Avec Nasier, ô ma musette !
Cuide au moins de les regaudir.

(1) Que le lecteur nous pardonne cette imitation un peu trop littérale du grand maître.

APRÈS UNE LECTURE DES ODES FUNAMBULESQUES

DE THÉODORE DE BANVILLE.

Les odes de Banville
Ont des airs de Crispin :
Mots enflés, âme vile,
Le grand ton... d'un Scapin.

Cet esprit vif et souple,
Ignorant son vrai but,
Profanant l'art, s'accouple
Aux âmes de rebut.

Son soleil qui festonne
Les branches du palmier,
S'éclipse, et puis rayonne
Sur un tas de fumier.

Croyant faire revivre
Le temps de Rabelais,
Il nous chante, en homme vre,
Odes et virelais.

Son rire littéraire
Est froid ou convulsif ;
De Scarron, pauvre hère,
C'est le rire poussif.

Voyez, il accumule
Mots sur mots. Entêté,
Qui croit qu'une formule
Lui tient lieu de gaîté.

Admirez comme il jongle,
Comme il sait palabrer !
Sur son doigt, sur son ongle,
Tout vient s'équilibrer.

La grotesque tirade
Etincelle d'orgueil.
Soufflez sur la cascade :
Ce n'est qu'un trompe-l'œil.

On peut avoir la grâce
D'un poète badin,
Sans danser sur la phrase,
Ainsi qu'un baladin.

Non; vous avez beau dire,
L'esprit étant divin,
C'est profaner sa lyre
Que de parler en vain.

Brisez toute enveloppe,
Toute convention ;
Que votre esprit galope
En pleine fiction ;

Renouvelez la forme,
Rajeunissez les tours
D'un art qui se transforme
En d'infinis contours ;

Je vous dirai sans cesse :
Dans le beau, dans le laid,
L'idée est la maîtresse,
Le mot est le valet !

EUGÈNE STOURM.

AU JURY DE PEINTURE.

ÉCRIT EN 1847.

Ils viennent de palper l'honorable salaire
Qu'octroie à leur génie un pouvoir tutélaire ;
Contents de leur verdict sur le pauvre écolier,
Les grands maîtres de l'art regagnent l'atelier,
Le pieux sanctuaire où leur brûlante tête
Doit enfanter un monde ignoré du poète !
— Mais, avant d'exploiter votre illustre jeton,
Avant de vous coiffer du bonnet de coton,
O bouillonnants cerveaux des....., des........
Avez-vous bien repu la juvénile haine,
Qui ronge aussi le cœur des......, des........
Ou de tout autre juge au nom retentissant ?
Eh bien ! non, grand Dieu, non, ces juges en enfance
Gardent pour l'an prochain leur caduque balance !
Depuis plus de quinze ans, Don Quichotte des arts,
Ils redressent les torts, pourfendent les écarts,
Armés de leurs vetos, ces artistes squelettes
Cassent de frais ciseaux et de jeunes palettes ;
Et, vieillards au cœur sec d'un mot lâche et fatal
Escroquent notre pain, nous ouvrent l'hôpital.
— Assez et trop longtemps, spectateur débonnaire,
J'ai vu gémir des coups de ce lâche arbitraire,
J'ai vu plus d'un cœur vierge, interprète du beau,
Se fermer à l'espoir, se vouer au tombeau.
Tous les ans, des Puget l'âme presqu'abattue,
De rage et de douleur ont brisé leur statue.

Ou modernes Lesueur, des peintres malheureux
Convoitent pour mourir un couvent de chartreux.
Ces pauvres parias, livrés aux gémonies,
Dans les pleurs, dans la faim, consumant leurs génies,
Maudirent bien souvent dans leur chagrin mortel
Le tripoteur. . . . , le fourbe. . . .
Mais enfin, renonçant aux royales commandes,
N'osant plus se souiller de modestes demandes,
Ni mendier auprès de leur bureau vénal,
Qui donne aux favoris notre art national,
S'ils veulent donc jeter leur dernière étincelle,
Aux yeux du grand arbitre à la voix solennelle,
Hélas ! ils sont maudits..... Dans leur fatalité,
Ils tombent sous les coups de l'imbécillité.
Un ignorant jury voyant naître une étoile,
L'éteint en ricanant et refuse la toile.
— Oh ! vous ne mourrez pas, égoïstes vieillards,
Sans expier vos torts sur l'autel des beaux-arts;
Tous vos lâches méfaits, avant l'heure dernière,
Viendront vous conspuer, vous, piliers de l'ornière,
Ignorés et flétris comme objets de rebut,
Vous pourrirez, héros, sur vos bancs d'institut !

Paris, 1847.

QUINZE ANS APRÈS.

A M. PH. A. JEANRON, PEINTRE D'HISTOIRE.

Quand je lus, à vingt ans, ces vers juvénalesques
Dans un cercle ennemi des grands airs pédantesques (1),
Alexandre Dumas, Karr, Gataye et Nisard
Daignèrent applaudir le paladin de l'art.
Mais des esprits chagrins, timorés et crédules,
Me dirent : « Prenez garde à leurs vieilles férules,
Ne chatouillez pas trop les membres de ce corps !
Votre palette, un jour, en aurait du remords....
C'est un conseil d'ami. . . . .
. . . . » — Eh quoi ! j'irais me taire,
Moi qui fis le grand vœu de marcher solitaire,
De démasquer l'eunuque, esprit étroit, jaloux...
Moi qui fus dès l'enfance et le prêtre et l'époux
De la vierge au front pur, la déesse immortelle,
La vérité ! Moi qui saurais mourir pour elle !
Je ne défendrais pas mon culte, mon encens....
J'aurais peur d'ajuster ces fourbes impuissants !....
David n'attaquait pas en traître, par derrière...
Comme lui, je combats en face à la lumière.
D'orgueilleux Goliath ont beau lever le front
Je saurai les viser et châtier l'affront
Qu'ils méditent du haut de leur lâche arrogance
Sur le gladiateur à terre et sans défense.
Aux pédants dirigeant le goût, donnant le ton,
Mon vers garde la verge et les coups de bâton.

(1) Au salon de madame Mélanie Waldor.

En face du péril jamais il ne recule,
Des Midas il voûra l'oreille au ridicule,
Et leur demandera leurs titres, leurs brevets
A ces Pygmalions créateurs..... de..... navets... ;
Qui viennent immoler perfidement (les traîtres)
Non leurs simples rivaux, mais bien plutôt leurs maîtres.
Déroulant leurs méfaits devant l'œil des pouvoirs,
Ma satire saura flétrir ces éteignoirs
Etouffant en tout germe et la séve et la vie,
Au souffle rancunier de leur jalouse envie.
Frappant leur monopole et leurs vils intérêts,
Elle saura leur dire : « Enrayeurs du progrès,
Vous l'avez trop couvert de poussière et de cendre.
Du trône ténébreux il est temps de descendre
Pour rentrer au néant de votre vanité !
Hiboux, place au soleil, place à la liberté !

Paris, 1862.

A M. A. DE L. . . . . .

A PROPOS DE SON DISCOURS A LIMOGES.

Bravo, maître éloquent, j'aime votre discours ;
C'est le songe vermeil, l'illusion chérie
Qui nous font espérer à tous de meilleurs jours
Pour chaque nation comme pour la patrie.
Puissiez-vous des partis être enfin écouté !
Et des eaux du Léthé leur donnant le baptême,

Inaugurer enfin l'ère de liberté,
Liberté, talisman qui résout tout problème!
Mais hélas! les partis sont aveugles et sourds,
Et couvent à l'écart leur haine, leur colère;
De vingt siècles d'erreurs les jougs jadis si lourds
Voudraient peser encor sur le front populaire.
Quatre-vingt-neuf n'a pas détruit le droit divin
Qui conspire à plein ciel, et de sa dynastie
Rêve encor le retour, espoir absurde et vain!
Rien ne résiste au flot de la démocratie.
Mais vous vous efforcez de diriger l'essor
De cet Hercule enfant, d'éclairer son jeune âge,
De poser sur son front, double couronne d'or,
La pensée et l'amour, diadème du sage.
— Que Dieu bénisse donc, ô prudent orateur!
L'éclat de votre esprit et de votre parole
Qui répand la lumière et s'inspire du cœur
Grâce à vous, le progrès aura son auréole.

Ligugé, 1861.

CHANT QUATRIÈME (1)

—

ARGUMENT.

Les rochers d'Hy-Nel-Héros. — Les plaines orientales. Garibaldi corsaire. — Mort de Fiorentino. — Garibaldi blessé. — Luigi Carniglia. — Victoire. — Prisonnier à Gualegay. — Leonardo Millan. — L'estrapade. — Il est enchaîné à un forçat. — Madame Alleman le délivre.

I.

Lorsque d'un vol rapide aux sphères inconnues
L'aigle majestueux fend l'éther et les nues,
L'oiseau-roi semble aller tout droit vers le soleil
Comme dans sa patrie. — A cet aigle pareil,
Joseph a son soleil vers lequel il s'élance ;
Sur l'aile de la foi, sur cet astre, il s'avance ;
Cet astre, ce soleil a pour nom : liberté !
Aussi, soldat-apôtre, en sa course emporté,
A bord du *Nautonier*, sur la croupe atlantique,
Au nouveau-monde il va servir la République,
Se vouer à son culte, et son cœur de héros
Bat de joie en voyant les rocs d'Hy-Nel-Héros (2).
Au Pao-d'Annear (3) il mesure son aire.
— Voyez-le, s'abattant sur cette libre terre

(1) Voir la première livraison des *Rabelaisiennes*.
(2) Près de Rio-Janeiro (eau cachée).
(3) Rocher qui domine Rio-Janeiro.

Et fouler son sol vierge... O splendide cité!
Beau Rio-Janeiro qu'on admire abrité
Par des rochers à pic où le soleil allume
Le feu des blancs micas scintillant sous la brume,
C'est chez toi, sous ton ciel, que le plus pur amour
Va faire, en ce grand cœur, briller un nouveau jour.
— Muse, muse chérie! oh! prête-moi tes ailes,
Pour voler au pays des lions, des gazelles,
Pour suivre mon héros sous ces lointains climats,
Aux plaines d'Orient, au milieu des pampas;
Après Chateaubriand, fais-moi, dans les savanes,
Peindre le baobab, l'arbousier, les lianes;
Apporte-moi ces sons qu'un virginal écho
Dit après le bulbul, la hulotte à Rio!
L'Uruguay, l'Arroga verront le beau corsaire,
Le corsaire idéal harceler Buénos-Ayre;
Corsaire!... Entendez-vous, rétrogrades étroits?...
Forban pour soutenir la justice et ses droits,
Anéantir Rosas, tigre cruel et lâche. —
Corsaire! il s'en fait gloire, et cette noble tache
Illustre son blason qui n'a pas à rougir
De ces crimes d'orgueil qui devraient avilir.
(Mais ils n'étaient pas tous cruels, ces feudataires,
Tous n'ensanglantaient point ni leurs fiefs ni leurs terres.
Les vrais nobles savaient gagner leur parchemin
En tendant au malheur une vaillante main.
Leurs grands cœurs s'efforçaient, en ces temps de pillage,
D'adoucir les rigueurs d'un honteux vasselage;
Ils protégeaient le faible, et, même au suzerain,
Jetaient parfois le gant, au nom du genre humain!)
Bien plus! Garibaldi, de ses armes puissantes,
Protége le berceau des libertés naissantes;
Et Montévideo doit inscrire à jamais
Aux fastes de sa gloire et de ses plus hauts faits,

Sur le livre où l'épée écrivit ses annales,
A côté du beau nom du grand Bento Gonzales,
Le nom du défenseur et de ses vaillants preux
Qui versèrent pour elle un sang pur, généreux.
— Anzani, Rossetti, Carniglia, vrais braves !
Avec Garibaldi délivrez les esclaves !
Sous Bento Gonzalès, soustrait à leur fureur,
Conquérez vos lauriers dans les champs de l'honneur;
Oui, déjà le Brésil tremble... et votre courage
Se retrempe aussitôt qu'échappés à la nage
Zambeccari, Gonzale arment vos bras vengeurs (1)
Pour chasser de Rio-Grande les oppresseurs.
— Muse, raconte-moi leur terrible odyssée !
Dis-moi cette iliade où, tant de fois blessée,
L'âme de l'Italie a pleuré ses héros
Qui, pour la liberté, s'abîmaient dans les flots,
En leurs sanglants combats contre les lancyones.
Donne un linceul de gloire aux mânes alcyones
Que la vague plaintive, au hamac écumant,
Berce, loin du pays, sous le bleu firmament !

II

L'ancre est levée aux vents d'une légère brise.
— Pars, mais avec prudence ! évite la surprise.
Veille, veille, équipage ! apporte sur le pont
L'arsénal de défense ! et si l'on te répond
Par un signal ami, par un drapeau de frère,
Double Jésus Maria; vogue, mon beau corsaire !

(1) Bento Gonzalès, président de Rio-Grande, et Zambeccari, son secrétaire, prisonniers de guerre à Santa-Cruz, s'évadèrent à la nage.

Mais alerte ! à la voile ! aperçois-tu, là-bas,
Deux barques?...—Leur couleur?—Je ne la connais pas.
— « Rendez-vous, ou, sinon, feu sur la goëlette ! »
—Aux armes ! viens la prendre, à répondre elle est prête!
Et déjà, le mousquet au poing, Garibaldi
Aimante d'un regard Lodola, Lamberti...
Courage, feu nourri ! Carniglia, Pasquale,
Soutenons bravement cette lutte inégale !
— Charge, ajuste et riposte, habile Maurizio !
— Aux bras, voiles devant ! Vite, Fiorentino!
Ciel ! mon jardin de droite est accroché ! j'enrage!...
Repoussons l'ennemi qui monte au bastingage !
Hachons les imprudents... le fusil meurtrier
Roule son bruit funèbre... — Enfer ! le timonier
Ne peut plus obéir... sa main, toujours habile,
Quitte le gouvernail et retombe immobile.
— Fiorentino ! ton front se couvre de pâleur,
Ton œil se voile... un coup mortel te frappe au cœur !
Un instant, la fumée entr'ouvrant son nuage,
Laisse voir la pâleur qui couvre ton visage.
Ta tête est renversée : au ciel, tes yeux hagards
Semblent avoir fixé leurs suprêmes regards :
Sur ta lèvre glacée, on lit, dans un sourire,
L'adieu qu'à ton pays ton âme a voulu dire.
Et, sans doute, un nom cher, un tendre souvenir,
Dans ton souffle suprême ont vibré pour s'unir.
Repose, cher pilote ! à ton dangereux poste,
Garibaldi te venge, il manœuvre, il riposte
Au feu de l'ennemi. Des deux mains, de la voix,
Il gouverne, il commande et combat à la fois.
Au milieu des éclairs de l'humaine tempête,
Quand le plomb vole et siffle, on voit planer sa tête,
Comme un de ces guerriers, combattants glorieux
Qu'Homère avait placés sous l'égide des dieux !

Au milieu du fracas, la voix du capitaine
Annonce la victoire infaillible et prochaine;
Le timon obéit, l'écoute de tribord
Tremble aux bonds des boulets vomis par le sabord.
Mais, ô malheur ! Joseph est frappé d'une balle,
Il tombe en te laissant la bataille navale,
« A toi, Carniglia, son zélé défenseur !
Mitraille l'ennemi de ce tromblon vainqueur (1);
En voyant ton Joseph blessé, soudain, ta rage
Enflamme le combat, qui devient un carnage!
Ton arme sème au loin l'impitoyable mort. »
A chaque coup l'on voit se redresser plus fort
Ce géant musculeux, et son plomb homicide
Décime l'ennemi, dont la fuite est rapide.
Et lui, le fort athlète ! aussi tendre, aussi doux
Qu'il est brave et terrible en proie à son courroux,
Après cette bataille, apaisant sa colère,
Etanche avec bonté, comme aurait fait sa mère,
Le sang de son Joseph, ce sang qui vient rougir
Le linge que la poudre a d'abord fait noircir !
Garibaldi, sentant verser sur sa souffrance
Ce baume d'amitié, plein de reconnaissance,
Sur le seuil de la tombe, en héroïque amant,
Exprime ainsi ses vœux, comme son testament :
— « O bon Luigi ! dit-il, entr'ouvrant sa paupière,
S'il ne m'est pas donné d'aller, près de ma mère,
Revoir le sol chéri qui me reçut au jour,
Frère d'armes ! promets ton culte à mon amour !
—Italie, Italie ! ô chère prisonnière !
Je te lègue un vengeur à mon heure dernière :
Carniglia pourra dire, en brisant tes fers,
Les maux que, loin de toi, nous avons tous soufferts;

(1) Avec son tromblon Carniglia mit l'ennemi en fuite.

Et si la liberté perdit ses frères d'armes,
Il te dira leurs vœux... — Mais sèche donc tes larmes,
Mon cher Carniglia! — Comme Fiorentino,
Je ne reverrai plus Chiaïa ni Prattino;
Et comme son cadavre, hélas! sans sépulture,
Le mien aux loups des mers va servir de pâture;
La vague, s'entr'ouvrant sur mon corps déjà froid,
Sera ma seule tombe!... — Ah! sous un tertre étroit
Que la ronce et le lierre enlacent et protégent,
Qui, de neige paré quand les frimas l'assiégent,
Se couvre de gazon à la saison des fleurs
Exhalant vers le ciel de suaves odeurs;
Ah! j'eusse préféré que mon humble poussière
Fût mêlée aux parfums de sa modeste pierre,
Où notre nom inscrit rappelle à l'amitié
Que notre cendre, au moins, est digne de pitié!
Cette couche odorante est alors arrosée
De larmes de regrets, bienfaisante rosée;
Il semble qu'on tressaille, et que la vie encor,
La séve, en pénétrant dans les corolles d'or,
Rayonne en se perdant au sein de la nature,
Herbe, arôme ou gazon, couronne toujours pure. »
Luigi n'entendait pas; dévorant ses sanglots,
Il tenait ses regards désolés sur les flots
Et cachait sa douleur en détournant la vue,
Attendant que la voix lui fût enfin rendue,
Pour adresser, au moins, quelques bons mots d'espoir
Au pauvre ami mourant qu'il trompait, saint devoir!
— « Courage, cher Joseph! trêve aux vaines alarmes!
Tu guériras, mon frère, et tes vaillantes armes
Sauveront l'Italie. Au peuple, avec fierté,
Tu diras : Spartacus, reprends ta liberté!
Contemple ce drapeau, pavillon héroïque,
Les balles l'ont troué, vive la république!

Va, nous le planterons, un jour, au Vatican.
Naples, Palerme, alors, du fond de leur volcan,
Verront jaillir l'éclair. Quelque nouveau Moïse
Montrera le chemin de la terre promise.
Oui, frère, l'Italie à son réveil crira :
— « Garibaldi paraît! qui l'aime le suivra! »
L'Europe, à ton appel, entendra sur sa base
S'écrouler le vieux monde; une nouvelle phase
S'ouvrira pour le droit et pour l'humanité.
Alors, comme un rayon de la divinité,
Tout homme émancipé portera la lumière
Et deviendra vainqueur de l'aveugle matière.
Plus de combats, alors, mais de nobles travaux
Où, poètes, savants, en fraternels rivaux,
S'uniront pour ravir (plus heureux Prométhées),
Jusqu'à l'âme de Dieu les sciences sacrées!...
Pour voir cette Genèse au nouvel âge d'or,
Guéris-toi, cher martyr, il faut combattre encor... »
Puis, en garde-malade, avec sollicitude,
Cet ami, dont le cœur adoucit la main rude,
Etanche avec respect un sang pur et vermeil.
Grâce à ces tendres soins, un bienfaisant sommeil
S'empare du héros, et, tandis qu'il repose,
Luigi, l'œil attaché sur sa paupière close,
Surveille incessamment; quand un roulis trop fort
Menace ce repos, qui peut être la mort,
Pour amortir le choc, il arrange, il apprête
Sa veste en oreiller, la pose sous sa tête,
Et la vague berceuse entraîne vers le port (1)
Le blessé que Luigi veut ravir à son sort!
Hélas! à ce tourment causé par sa blessure,

(1) Carniglia fut obligé de fuir ce port appartenant aux impériaux, et d'y laisser Garibaldi attendant sa guérison.

S'allait joindre bientôt une peine plus dure.
Léonardo Millan ! que ton nom détesté,
Au pilori de honte, à jamais incrusté,
Lègue aux siècles futurs une horrible mémoire,
Et qu'en taches de sang s'écrive ton histoire !...
— C'était à Gualegay, pays de trahison.
Déjà depuis six mois, après sa guérison,
Le pauvre aigle, en ouvrant son aile prisonnière,
Essayait, mais en vain, de regagner son aire.
Millan, Millan le traître, ordonne aux délateurs
De suivre et d'épier ses pas libérateurs.
Auprès de l'Ibiqui (1), croyant rompre sa chaîne,
Le héros veut gagner l'autre rive prochaine (2)...
Fatale illusion ! un coup de feu soudain
Retentit, et l'on voit venir à fond de train,
Au galop des chevaux soulevant la poussière,
Le glaive hors du fourreau, la troupe mercenaire.
— C'en est fait !... à quoi bon combattre et résister?
Un contre vingt !... Maudits, pourquoi le garrotter ?
Les lâches n'ont jamais eu de miséricorde,
Les bandits ont lié ses membres d'une corde,
Puis, au dos d'un cheval, ainsi qu'un vil fardeau,
Ils le traînent devant son infâme bourreau.
— « Dénonce, dit Millan, et nomme-moi de suite
Ceux qui t'ont conseillé cette coupable fuite !
Et le fouet en main, le geste menaçant,
Il attend des aveux. Un regard écrasant,
Un rire dédaigneux, un méprisant silence,
C'est tout ce qu'il obtient. En fureur, il s'élance,
Et d'un coup de lanière il balafre le front
De la noble victime. — A ce sanglant affront
Qui fait bondir son cœur, renvoyant la souillure,

(1-2) L'Ibiqui et le Parana, fleuves d'Entre-Rios.

Joseph, comme à Judas, lui crache à la figure.
— « Eh! bien, malheur à toi! dit le lâche en courroux.
« Resserrez cette corde, attachez ses genoux,
« Liez plus fort les pieds, les poings! et l'estrapade
« Va nous faire raison de sa folle bravade. »
Il dit, et les valets de ce bourreau cruel
Commettent ces forfaits à la face du ciel!
Ils dressent l'estrapade en haut d'une solive,
Et, pour qu'à ses tourments le patient survive,
Sur son corps suspendu, sur son front découvert
Ils lisent ses douleurs comme en un livre ouvert.
Mais quel pinceau pourrait exprimer ton supplice!
Joseph, ô vrai martyr! du plus amer calice
Ils te font épuiser la lie et le dégoût!
Mais ils ont beau frapper ton corps dont le sang bout,
Quand la fièvre consume et brûle ton artère,
Ton âme de héros réagit libre et fière.
Pour combler ses tourments le hideux alguazil
Voudrait interroger Joseph; qu'espère-t-il?
Il est venu trop tard! Sur ses lèvres éteintes
La voix n'arrive plus. Alors, de sombres craintes
S'emparent de Millan; comme un lâche, il a peur
Que l'atroce forfait soit su du gouverneur,
Et d'avoir à répondre à son maître du crime.
Il ordonne aussitôt de river la victime
Aux flancs d'un meurtrier : « Ce sera son gardien,
Le seul que doive avoir ce misérable chien! »
Ainsi fut fait; mais Dieu qui pèse en sa balance
Les larmes et le sang, préparait sa vengeance,
Dieu qui sait en tout temps faire la part du mal,
Réservait au martyr un laurier triomphal.
Tout le corps de Joseph n'était plus qu'une plaie :
Dieu fait pleuvoir des fleurs sur l'infamante claie :
Au forçat compagnon de sa captivité

Il envoie un rayon de tendre charité.
Comme au gibet divin, dans sa pleine torture,
On voit le bon larron que la foi transfigure,
Ainsi, près du héros cet autre malfaiteur
Sent la tendre pitié purifier son cœur;
Si bien qu'avec son nom naguère détestée,
Sa personne flétrie est réhabilitée;
Et, par un même effet, on cite avec horreur
Léonardo Millan, Echague gouverneur!
Enfin, dans la cité de terreur frémissante,
Apparaît tout à coup, messagère puissante,
Une femme au grand nom, un vivant talisman,
Un envoyé du ciel, c'est madame Alleman (1).
Il semble que l'on voit fondre la tyrannie
Sous le souffle éthéré de cet heureux génie.
Sur son front calme et pur empreint de majesté,
Plane comme un rayon de suprême équité.
Dès qu'en son noir cachot la fée est descendue,
De Joseph, à sa voix, la chaîne s'est rompue;
Et le peuple, adressant au martyr son adieu,
Exaltait le beau nom d'Alleman jusqu'à Dieu!
La ville s'entretient de cette délivrance,
Comme s'il s'agissait de son indépendance.
D'un triomphe éphémère épouvantant les cœurs,
La tyrannie enfin cède à d'humbles vainqueurs.
Ce colosse d'orgueil a les pieds dans la fange.
Un mot sacré sorti de la bouche d'un ange
A suffi pour briser sa vaine autorité:
Garibaldi renaît avec la liberté!

(1) Garibaldi dut sa délivrance à madame Alleman. (Mémoires de Garibaldi.)

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME

ARGUMENT.

Passage à Montévidéo. — Cunéo, Castellini, Rossetti. — Arrivée au Piratinin. — Bento Gonzales. — Manoela. — L'Estancia della Barba. — Retour des amis Bilbao.—Sylva.—Raphaël.—Nacemento.—Edouard Mutru. — Luigi Carniglia. — Grigs commande le Seïval, et Garibaldi le Rio-Pardo. — Les récifs du lac Tramaï. — Naufrage. — Mutru, Carniglia. — Coup de mer. — Cri du cœur.

Le marin, échappant aux coups de la tempête,
Tend sa voile avec joie et redresse la tête,
Tel on revoit Giuseppe, oubliant tous ses maux,
Raffermi, s'élancer à des exploits nouveaux.
Il quitte Bajada, s'embarque à l'embouchure
De l'Iguan, et poussé par sa prompte voilure,
De Montévidéo, le pilote joyeux
Salue à l'horizon les murs trois fois heureux.
C'est là que l'amitié des nobles frères d'armes
L'attendait pour confondre et les cœurs et les larmes.
Rossetti, Cunéo, l'aimant Castellini
Exaltent ce retour qu'un Dieu juste a béni.
Mais de peur d'éveiller la police endormie,
Il faut furtivement serrer sa main amie.

Suivi d'un compagnon, le vaillant pèlerin
Dirige son essor vers le Piratinin.
A prompt escotero (1), la nuit, par les campagnes,
Il chevauche à travers les plaines, les montagnes,
Les sentiers odorants, les forêts d'orangers,
Des pampas évitant les multiples dangers.
La nature féroce y chasse, rampe, guette
Sous les traits du jaguar, du serpent à sonnette.
Parmi les taquaros (2), ou sous le bananier,
Le tigre attend sa proie, espoir de son charnier.
Mais la peur le retient dans son antre et dans l'ombre,
Des gauchos qu'il entend il redoute le nombre.
Le galop des coursiers dans les airs retentit,
Et se mêle au bruit sourd du torrent qui bondit.
Rio, qui coule en paix au fond de la savane,
Laisse passer à gué toute la caravane.
Après avoir brouté l'herbe au suc nourrissant,
Les chevaux altérés plongent en hennissant
Leurs naseaux tout fumants au cours pur de son onde,
Et reprennent vigueur. — O vraiment nouveau monde!
Que chez toi l'homme est fort! et comme ses poumons
Aspirent à longs traits l'air libre des lions!
Combien, en pénétrant aux campestres (3) clairières,
Trouve-t-on de cités franches, hospitalières!
— Lages et Vaccaria, vous Lima da Serra,
Quiconque à vos foyers un instant s'assoira,
S'écriera, ressentant l'attrait d'une âme pure :
« C'est le matin de l'homme au cœur de la nature! »

(1) Ce mode de voyage, plus rapide que la poste, consiste à courir avec une troupe de chevaux habitués à suivre les cavaliers et à ne perdre que fort peu de temps à changer les montures fatiguées.

(2) Roseau de quatre-vingts pieds.

(3) Nom des clairières.

Dans ce berceau d'amour, pour rafraîchir leur front,
Nos voyageurs lassés bientôt reposeront.
Le beau Piratinin comme une voix s'élève;
C'est Los Patos (1) qui vient murmurer sur la grève
De mille estancias les rustiques chansons
Dont la douce lagune aime à dire les sons.
S'approchant du hameau, les cavales poudreuses
Redoublent de courage alertes et joyeuses.
Halte! voici le but! — Un guerrier tout heureux
Reçoit les voyageurs : — « Salut aux courageux
Qui viennent seconder la cause libérale...
Soyez les bienvenus! Près de Bento Gonzale!
Sous mon estancia (2) vous aurez le repos
Et le repas frugal qui convient aux héros!
— Entrez, amis, entrez! Manoela, ma fille,
Ces frères, ces guerriers sont de notre famille. »
De sa Manoela grâce aux soins empressés
Les apprêts du festin sont aussitôt dressés.
Anna, sa blonde sœur, Antonia, sa mère,
L'aident dans les détails de l'œuvre hospitalière.
Mais devant cette vierge au regard tendre et doux
Le héros tout ému sent fléchir ses genoux.
Puissance magnétique, où, plus prompt que la foudre,
L'amour enflamme un cœur comme un baril de poudre!
C'est le rayon divin d'un pouvoir sans pareil,
Qui pénètre notre âme ainsi que le soleil.
Quand ce doux séraphin descend sur notre terre,
Il n'apparaît jamais à l'âme trop vulgaire.
D'essence sympathique et de pur sentiment,
Il retrouve toujours son divin aliment
Dans l'homme, ange exilé, seul roi de la nature,

(1) La lagune de Los Patos est le Rio-Grande lui-même.
(2) L'estancia della Barba.

Qui se souvient des cieux et dont l'âme murmure,
Le tendre souvenir d'un Eden enchanté,
Souvenir qui s'exalte auprès de la beauté !
De sa Manoela la noble et douce image
Resplendit dans son cœur en ravissant mirage,
Et l'ardent patriote, aimant la liberté,
Sent grandir cet amour dans son cœur exalté.
Sur le front de l'amie, ainsi qu'une auréole
Il croit voir de sa foi le magique symbole.
Moringue, Tanaris, tous les impériaux
Sont voués par son glaive aux esprits infernaux.
Au sein de la bataille, enivrant sa pensée,
Manoela, la douce et belle fiancée,
Sera son talisman : mais un sort inhumain,
Hélas ! a disposé de cette chère main !
Au fils du grand Bento, dès l'enfance promise,
Manoela doit être une épouse soumise.
Et l'âme du héros, ténébreuse rigueur,
Doit être encor trempée au creuset du malheur.
Plus tard une autre enfant, vierge du nouveau monde,
Essaîra de guérir la blessure profonde
Que fit, sans le vouloir, naître Manoela !
Mais avant de pouvoir s'écrier : « la voilà ! »
Que de regrets, de deuils dans cette âme voilée
Dont l'amour a déjà le froid du mausolée !
Mais de ce jour néfaste, à peine est-on au soir
Que déjà l'on entend le rappel du devoir !
— Au cri de liberté des peuples en alarmes,
Les héros dispersés vont s'unir sous les armes.
Déjà Nacemento, Raphaël et Mutrus
Ignace Bilbao, Sylva sont accourus
Avec Carniglia ! De quelle étreinte ardente
Luigi presse Joseph ! Sa poitrine haletante
A peine à contenir ses larmes de bonheur.

Quel plaisir ! les voilà rendus au champ d'honneur.
De tous ces exilés de la mère-patrie
L'âme est tout exaltée et la force aguerrie :
Tour à tour ou marins ou hardis cavaliers,
Ils iront à travers mille feux meurtriers,
Repoussant l'ennemi.— Canavarro, Gonzale
Leur décernent déjà la palme triomphale !
Et grâce à l'Italie, à ses fils valeureux,
Dans ces lointains climats on pourra vivre heureux.
Joseph, en son lyrisme héroïque, électrise
Ses braves compagnons, et plus d'une entreprise
Sur les impériaux se fait avec honneur
Tant il a des soldats surexcité l'ardeur.
Sous leur puissante égide, aidée et protégée,
La jeune république est en tous lieux vengée,
Sur la Camacua (1) leurs faibles lancions
Arborent la victoire avec leurs pavillons.
Grigs, l'habile marin du nord de l'Amérique,
Seconde les sauveurs de cette République.
Grigs sur le Seival, Joseph, sur le Pardo
S'en vont prêter main forte au grand Canavarro.
— Allons, vite à la mer ! A la voile, à la voile !
Ces braves, confiants en leur vaillante étoile,
Par le lac Tramaï se sont tous élancés ;
Mais soudain l'Océan, sur ses flots courroucés,
S'irrite de les voir tenter en téméraires
Le périlleux détroit où grondent ses colères.
Jamais dans cette passe un seul navigateur
N'osa de l'Atlantique affronter la fureur.
Ces écueils, sous la vague, ont caché mille crêtes :
Pour broyer les vaisseaux leurs dents sont toujours prêtes ;

(1) Fleuve ou bras du Los Patos.

Pourtant Joseph et Grigs, évitant le danger,
A travers les récifs ont pu, sans naufrager,
Louvoyer jusqu'au large et de leur ancre sûre
Jeter en pleine mer la prudente morsure.
Plût au ciel qu'en ce lieu, modérant leur transport,
Ils eussent attendu que l'ouragan, moins fort,
Leur permît de poursuivre et terminer leur course !
Mais, dans leur fougue aveugle, au plein de la secousse,
Ils espèrent pouvoir, en surprenant Porto (1),
Seconder les projets du général Bento.
— Eh ! quoi ! vous levez l'ancre et retirez la chaîne !
Arrêtez, malheureux ! Quel démon vous entraîne !
La vague qui se dresse et monte au firmament
Entraîne le Pardo, jouet de l'élément.
Sombre nuit ! C'est en vain qu'aux lueurs du tonnerre
Joseph du haut du mât veut explorer la terre,
C'est en vain qu'il espère, avec ses matelots,
Dominer la tempête et commander aux flots !
Une lame géante, en couvrant le navire,
L'abat sous sa fureur : Rio-Pardo chavire !
Le mât vole en éclats, Joseph, précipité
Dans le gouffre écumant, à vingt pas est jeté.
Mais lui, ce noble cœur, ne songeant qu'à ses frères,
Leur crie en résistant : « Sur vos forces précaires
Gardez-vous de compter. Cramponnez-vous, amis,
Aux restes du Pardo; Saisissez les débris,
Et livrez-vous ensuite aux hasards de l'abîme,
Inutiles conseils du héros magnanime,
La vague assourdit tout ! un coup de mer plus lourd
Tombe sur le Pardo, qui craque d'un bruit sourd.

(1) Porto-Allegre, au pouvoir des Impériaux, assiégé par Bento Manoel, du côté de la terre.

Par vingt planches, soudain, la carène effondrée
Revient à fleur de mer, et flotte dispersée.
Entraîné par ce coup au fond du gouffre noir,
Joseph échappe encor, surnage et veut revoir
Ses malheureux amis qu'à longs cris il appelle ;
Mais ses efforts sont vains : la tempête cruelle
Hurle et couvre sa voix en détresse, et le vent
Y vient mêler sa plainte en un long sifflement.
Aux sinistres lueurs de l'éclair qui sillonne
La frange de la vague, à ses yeux tourbillonne
Le lugubre tableau de ce drame effrayant.
Quand la lame s'abaisse en son bouillonnement,
Il croit apercevoir quelques-uns de ces braves
Luttant contre la mort, se crispant aux épaves,
Et laissant échapper, dans leurs gémissements,
Le nom de Dieu parmi le choc des éléments.
Entre ces malheureux exhalant leur prière
Et le suprême espoir de leur heure dernière,
Joseph a distingué la voix du cher Mutru :
— « Est-ce toi, pauvre frère, Edouard, m'entends-tu ?
Une plainte répond ; n'écoutant que son âme,
Joseph fend et poursuit la convulsive lame ;
Il approche, c'est lui ! mais à son mât brisé
Edouard ne tient plus, car il est épuisé,
Et l'épave échappant à sa main affaiblie
Semble sombrer avec les restes de sa vie...
— « Oh frère ! soutiens-toi, je viens, j'accours t'aider !
Encor quelques instants, et le sort va céder ! »
Hélas ! il est trop tard. Au milieu des ténèbres,
Edouard n'entend plus, de ses longs plis funèbres
Le linceul de la mer le recouvre à jamais.
« C'en est donc fait, mon Dieu ! lui, lui que tant j'aimais,
Je ne le verrai plus ! Sort cruel, ta furie
Veut ravir les meilleurs de ma chère patrie...

Emporte-moi comme eux, en brisant mon effort. »

. . . .

Mais nouveau désespoir !... Dans ce sombre transport,
A-t-il bien entendu? Luigi crie à cette heure.
— «Au secours! cher Joseph, viens avant que je meure!»
N'est-ce qu'un mauvais rêve ? il écoute d'abord...
Puis, pour voir, il saisit l'écoute de tribord
Qui flotte à ses côtés ; se hissant sur son faîte,
Il regarde... — O mon Dieu! c'est lui! «Tourne la tête,
Luigi, je viens à toi, nage encore et toujours,
Repose-toi sur moi; je réponds de tes jours.»
Et d'un bond s'élançant il plonge, nage, arrive
Près de Carniglia rapproché de la rive.
Luigi, dans ses liens de drap emprisonné,
Ne peut plus se mouvoir; il est paralysé !
— « Ami, retire-moi cette veste maudite...
La force m'abandonne! Joseph, arrache vite. »
Pour comble de malheur, pas d'outil sous la main,
Pas un poignard sauveur! — D'un effort surhumain
Joseph veut enlever cette étoffe de bure
Qui, sous le sel marin, se rétrécit plus dure.
Ses dents n'y peuvent rien et c'est en vain trois fois
Qu'il lacère son ongle, ensanglante ses doigts.
Enfer! en cet instant, pour assouvir sa rage,
La tempête, en frappant son coup le plus sauvage,
Sépare les amis qu'elle emporte en ses bonds,
Et Joseph plonge encor aux abîmes profonds !
Malgré son dévoûment, il n'étreint que du vide,
Son regard éperdu sur la montagne humide
Interroge, mais rien ! Le démon du malheur
Semble se faire un jeu de sa tendre douleur.
Puis on entend un cri qui va jusqu'aux entrailles :
C'est le tocsin du cœur, le glas des funérailles.
La vague s'en émeut; l'alcyon, en volant,

Répond au naufragé par un chant désolant.
La mer est assouvie, elle semble apaisée.
Joseph ne lutte plus, et la tête posée
Sur un débris flottant, prêt à narguer le sort,
Pris d'un sourire amer, calme, il attend la mort.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

DINDENEAU-GENTILHOMME.

PANURGE-FRONDEUR.

« Dindeneau, race trop commune
Au hameau comme à la cité,
Ton œil faux souvent m'importune,
Je le vois, d'envie excité,
Mesurer le fond de ma poche,
En convoiter le contenu,
Pour l'attirer dans ta sacoche
Où l'argent seul est bien venu.
— Marchand boursoufflé de sottise,
Je suis ta dupe, en vérité,
Tu fais sur moi ton expertise :
— As-tu vu juste, et bien compté?
As-tu médité quelque affaire,
Quelque coup de filet heureux ;
Contre moi que prétends-tu faire?
Parle; sais-tu ce que tu veux.
Mais plutôt, si je ne m'abuse
Ton mobile est la vanité;
Un sot orgueil en plein accuse
Ta face de prospérité?

DINDENEAU.

Je veux me venger de ta niche
Dont tu fis victime Robin,
Et mon aïeul. — Aujourd'hui, riche,
Dindeneau n'est plus un vilain.

— Foin de tes vieilles balivernes!
Je ne suis plus le Saintongeois
Venant du pays des Lanternes...
Je suis noble, jadis bourgeois!...
J'ai quitté le Marais, naguère,
Pour mon hôtel Saint-Honoré;
J'éclipse Rothschild et Péreire
Avec mon grand blason doré.
Éclaireur du siècle qui marche,
Apprends, seigneur Salmigondin,
Que je suis vainqueur à la Marche,
Et le prototype-gandin.
Dusautoy me pose en modèle
A copier par les lions;
La bourse m'encense et m'appelle
Dindeneau, roi des millions,
Et j'y suis centre et point de mire.
La corbeille, à mon seul aspect,
Hurle de joie, acclame, admire,
En s'inclinant avec respect.
Au sénat comme au ministère,
A la cour, tout compte avec moi!...
— Chapeau bas, mon rusé compère;
De ton offense, excuse-toi!

PANURGE.

Tout beau! ta majesté s'enroue
A glousser, sire Dindeneau;
Comme toujours, tu fais la roue,
Et pour poser en hobereau,
Change auparavant ta tournure:
La caque sent trop le hareng,
J'aimais mieux ta simple roture,

Nul n'est ridicule à son rang.
Pourquoi lorsque, dans l'industrie,
Tu pourrais si bien être encor
Un chiffre utile à ta patrie,
Veux-tu devenir zéro d'or?
Rien n'est si beau que d'être utile,
Et sache bien que tout état
Noblement fait n'est point servile!
— Qu'on soit laboureur ou soldat,
Ouvrier, commerçant, artiste,
Architecte ou simple maçon,
Grand savant ou petit chimiste,
Chacun peut avoir son blason.
Le moindre degré de l'échelle
Qu'on nomme la société,
Du sceptre jusqu'à la truelle,
A le droit d'être respecté.
Pourvu qu'en ce contrat d'échange,
La tête, le pied et la main,
Loin de se rouler dans la fange,
Soient utiles au genre humain.

DINDENEAU.

Va-t'en, dangereux moraliste,
Tu parles comme un niveleur;
Va-t'en, gueux de socialiste,
Ou je vais crier au voleur!
Tu prétendrais, fils de Voltaire,
Me courber jusqu'à ton niveau,
Ah! scélérat d'égalitaire,
Tu ne connais pas Dindeneau!
Dindeneau! la seule noblesse
Que le temps lègue à nos neveux!

Le triomphe de la richesse
Est l'idéal de tous mes vœux!

PANURGE.

Oh! Dindeneau! par la braguette
De mon ancêtre le savant,
Par son infaillible lunette,
Tu n'es qu'un sot rempli de vent.
Je dévoue à Bringuenarille,
Toi, ta race et tes louveteaux,
Pour que le géant vous étrille
Et vous hache en mille morceaux.
Le grand avaleur populaire
Te traquera de tous côtés;
A son tamis égalitaire
Il criblera tes vanités.
Dindeneau, bourgeois gentilhomme,
Dindeneau, juré, magistrat,
Ou même baron qu'on renomme,
Et ridicule avec éclat;
Toujours, et dans toutes les classes,
Jeune ou vieux, sans cesse poseur,
Monté, guindé sur tes échasses,
Pour imiter le grand seigneur.
Ta seigneurie aura beau faire
Et nous exhiber ses blasons,
Toujours, ô Dindeneau vulgaire
Tu seras le roi des dindons. »

———

LE MOIS DE MAI.

Mai ! le doux nom, la belle chose !
On sourit en le murmurant.
Il a le parfum de la rose ;
C'est un zéphir, c'est un aimant.

Alors même que ses promesses
Sont vaines, nous le chérissons ;
Et, comme au sein de ses largesses,
Heureux, nous nous attendrissons.

Il nous réchauffe, il nous enivre,
Son soleil, en sa douce ardeur,
Fait fondre la haine et le givre ;
On est plus jeune, on est meilleur.

Un peu plus tard (ingrat caprice !),
On se lasse d'un ciel trop pur ;
Mais on aspire avec délice
L'arôme du premier azur.

Plus tard, vient le déclin, règne de l'égoïsme,
Où l'âme, refroidie à quelqu'obscur foyer,
Ne sent plus de l'amour le divin magnétisme,
Et, dans son vol vers Dieu, s'est laissé enrayer.

Mai ! la saison propice aux nobles entreprises,
Le réveil de la terre annoncé par les fleurs ;
Le temps où la nature, avec ses molles brises,
Distille la rosée, et n'a pas d'autres pleurs.

Le mois que l'on croyait, jadis, sous l'influence
Des célestes faveurs, si bien que tout enfant
Venant au monde alors nous donnait l'espérance
Que Dieu l'avait doué plus magnifiquement.

Dans ce beau mois, l'Eglise elle-même, enivrée,
Exaltant l'innocence et la sainte candeur,
Encense l'idéal, sous la forme adorée
De la reine du ciel, comme un culte du cœur.

Et, surpris, nous voyons l'austère tabernacle
Rayonner à la fois de lumière et de fleurs,
Et de chants parfumés, comme un divin spectacle
Qui double du printemps les magiques splendeurs.

Quand l'astre lumineux se perd dans la nuit sombre,
Un mystique soleil se lève éblouissant,
Et redonne un plein jour qui vient dissiper l'ombre,
Comme l'éternité qui succède au néant.

O temps religieux où l'on aime la vie
Avec reconnaissance, et comme un don du ciel !
Car la vie est un don, et c'est la folle envie
Qui nous la fait haïr, en l'emplissant de fiel.

O mois ! de la nature, éternelle jeunesse !
O sourire de Dieu, comme lui créateur !
Puissions-nous ressentir longtemps ta douce ivresse,
Et de mai planter l'arbre au fond de notre cœur !

EUGÈNE STOURM.

——

LES DEUX INFINIS

RÊVERIE RELIGIEUSE.

Pourquoi, lorsque notre œil plonge au centre des mondes,
Est-il moins ébloui
De tout ce qu'il découvre en la goutte des ondes,
Que du grand infini ?...

N'est-ce pas qu'il se sent, lui que la borne oppresse,
Plus voisin, plus parent,
Du microcosme obscur et de la petitesse,
Que du monde géant ?...

Oui, l'œil de notre esprit, aux regards sublunaires,
Perçoit plus aisément
L'immensité des cieux, l'infinité des sphères,
Que celle du néant.

La grandeur sans limite épouvante notre âme,
Comme une vision ;
Mais on la sent possible, et Dieu répand sa flamme
Sur cette intuition.

Mais pour descendre au fond des abîmes de l'être
Et des créations,
Nous sommes impuissants, et ne voyons paraître
Que des négations.

Comment comprendre aussi que la moindre parcelle
Est un monde éperdu,

des soleils sans nombre, au sein d'une étincelle,
Eclairent l'inconnu?...

Et que l'espace étroit séparant les atomes
N'est pas moindre pourtant
Que l'intervalle immense entre les grands fantômes
De l'infini vivant?...

Que l'atome invisible est, dans sa plénitude,
Un monde aussi complet
Que l'astre lumineux dans sa vaste amplitude,
Où l'esprit se complaît?...

La raison est vaincue aux confins du possible;
Mais le possible humain
Est le point de départ de la force invisible
Et du pouvoir divin.

Dans l'infiniment grand l'homme croit pouvoir suivre
De loin le créateur;
Il lui semble épeler couramment le saint livre
Rayonnant de splendeur.

Mais quand la lettre fuit sous l'esprit qui l'écrase
Quand la force est sans corps,
Redoutable en sa nuit, quintessence du vase
D'où partent les essors;

Quand l'élément subtil, au point d'être sans forme,
Sans incarnation,
Semble être, entre Dieu pur et Dieu qui se transforme,
Une transition;

Où prendre un point d'appui pour soulever le voile
Du secret des secrets?...

Aurions-nous pour flambeau la plus brillante étoile,
Nous n'y verrions jamais !

Voilà pourquoi le Dieu qui gronde en son tonnerre
Et dans son Océan,
Qui rayonne dans l'astre et fleurit sur la terre,
Nous paraît bien plus grand

Que l'invisible Dieu de l'humble gouttelette,
De l'infime ciron,
Des mondes inconnus à notre âme inquiète,
Qui ne voit rien à fond.

La vie est infinie au sommet, à la base,
Et ce n'est qu'au milieu
Qu'apparaît la limite où l'homme, en son extase,
Se perd au sein de Dieu.

Au centre est le grand mot, mystère redoutable !
C'est le point idéal
Qui produit l'étendue, et reste insaisissable,
Unique et sans égal.

Homme vain et fragile, où le hasard se joue,
Es-tu géant ou nain?...
Tu n'es rien qu'un amas de poussière et de boue,
Pétri d'un art divin.

La vie est une énigme indéchiffrable aux hommes,
Si bien qu'en ce séjour,
Nous pouvons demander, hélas ! ce que nous sommes
Et nous serons un jour.

Dans le cercle borné de notre expérience,
Nous avons beau vieillir,

L'homme ne fait, avec les fruits de la science,
Qu'irriter son désir.

Au flambeau du savoir il s'agite et s'élance,
Croyant, à sa clarté,
Saisir enfin le vrai, qui fuit dans le silence
Et dans l'immensité.

Pourtant, ce fils de Dieu, quand il n'est point athée,
N'aspire pas en vain,
Et, de pauvre Sisyphe, il devient Prométhée,
Dans un accord divin!..

EUGÈNE STOURM.

VOYAGE AU ROYAUME UTOPIE.

BANQUET MIRELINGUOIS.

(Fantaisie rabelaisienne.)

MARGUERITE.

Mon bon Nasier, veux-tu venir
Revoir notre ancienne Lutèce?
Je te promets de t'y gaudir
Et mettre ta verve en liesse.
De Chinon, passe à Châteauroux
Inviter gentille voisine,
De ma part, à ce rendez-vous;
Dis-lui que Merlin, Mélusine
Et Morgane, en me réveillant,

Ont disposé de ma couronne
Pour le beau chantre de Nohant.
Dis-lui qu'elle est le cicérone
Conseillé par notre enchanteur;
Que Marguerite de Navarre
Se fera le plus grand honneur
D'accueillir un esprit si rare.
Dolet, Marot sont tout joyeux
De t'embrasser et de t'entendre;
Ils cuident te voir, à mes vœux,
Avec empressement te rendre.

RABELAIS.

Quelle voix résonne à Chinon,
Comme musique, à mes oreilles?
C'est celle de l'Heptaméron,
Du joli conteur de merveilles!
Vivat! je surgis du tombeau,
Et je suis gaillard de tout membre.
A cet appel doux et nouveau,
Fêtons Bacbuc, fêtons septembre!
Comme autrefois, gai messager,
J'accours, ô ma féale reine!
Cordieu! qu'il fait bon voyager
Sur le char ailé qui m'entraîne!
— Halte! me voici descendu...
Salut à mon amphitryonne!
Un pur hommage t'est bien dû!
Sur ton front, le calme rayonne,
Permets que j'y mette un baiser.
Une fraternelle accolade
Ne se peut jamais refuser
De la part d'un vieux camarade.

LA CHATELAINE.

O ciel ! je salue, à mon tour,
Ta douce ombre, ton fier génie !
Suis-je hallucinée, en plein jour ?
Est-ce un effet de l'insomnie?
Est-ce un rêve que fait mon cœur?
En croirais-je mes yeux ! Merveille
De l'esprit, parle, oh ! je n'ai peur,
Et j'espère bien que je veille !

RABELAIS.

Oui, c'est bien la réalité.
Je viens de l'empire Macrobe (1),
Où la sainte immortalité
Se drape dans sa blanche robe,
Où les Héroës, semi-dieux,
Les grands hommes des divers âges
Et le Servateur (2) ont les yeux
Sur les cœurs et sur les visages.
De nos royaumes, purs esprits,
Débarrassés de la matière ;
Aréopagites épris
Du vrai dans toute sa lumière,
Nous aimons parfois revêtir
Notre dépouille primitive,
Nos corps animaux, pour sentir,
Comme autrefois la vie active.
Or, quittant le divin manoir
Par ordre de ma souveraine,

(1) Vieillard du royaume des macréons (Rab.).
(2) Le Sauveur (Rab.).

Je viens de Chinon pour te voir,
Ma séduisante châtelaine !
A Mirelingues, sans tarder,
Volons retrouver notre amie !

LA CHATELAINE.

Si je ne suis pas endormie,
Et si je puis me hasarder
A te suivre, mon puissant maître,
Daigne au moins rassurer mon cœur
En me faisant un peu connaître
Ce qui me vaut un tel honneur !...

RABELAIS.

Talent, génie et plume d'ange,
Est-il besoin de formuler
Le plaisir que notre phalange
Trouve à t'entendre roucouler
Ta belle idylle, où la nature
Se mire avec fidélité ?
Ta nouvelle littérature,
Ton style plein de majesté,
Jaillissant d'une âme inspirée,
Ont d'Héloïse, de Sapho,
De Marguerite à l'Empirée,
Reproduit le sublime écho.
Ton étoile au beau ciel de France,
Près de ces muses au front pur,
A marqué sa place à l'avance
Sous notre coupole d'azur.

LA CHATELAINE.

Ton hommage me rend confuse,

Et pourrait bien m'enfler le cœur;
Fais plutôt que je ne m'abuse
Et me maintienne à la hauteur
De cette tâche téméraire
De peindre à la fois et chanter.

RABELAIS.

Il vaudrait bien mieux, au contraire,
T'exalter et te retremper.
Ta source abondante et limpide,
Bien loin d'être près de tarir,
Devient de plus en plus rapide,
Onde que le ciel voit courir.
C'est du Pinde, crête empourprée,
Que jaillit l'inspiration,
Et de cette roche sacrée
Sort ton ardente passion.
Les Camœnes et les Pierrides,
Gardiennes des chastes amours,
Comme des vestales rigides,
Au feu sacré veillent toujours.
Cette absconse et très-dive flamme
Tu l'attises, tu la nourris
A l'ardent foyer de ton âme,
Dans les œuvres de tes esprits.
Mais viens! — J'entends de Mélusine
Un nouvel ordre répété.
Écoute!... Sa voix sibylline
Nous appelle de ce côté.
Prenons ces siéges mirifiques
Qu'oncques n'a pu ciseler l'art,
Et vers les voûtes séraphiques
Laissons s'envoler notre char.

Ton œil terrestre a peur du vide,
Mais assieds-toi là sans danger !
De nos secrets esprit avide,
Apprends comme on peut voyager
D'après notre usage féerique :
— Au timon du phaéton blanc,
Vois l'attelage fantastique
Arnaché de lis sur le flanc :
Ce sont les chimères fidèles
Et les hippogriffes sans freins,
Qui sur le col portent des ailes
Et des écailles sur les reins.
De la fée ils ont la livrée
La nageoire et la queue en l'air,
Elle est squammeuse et mordorée (1)
Et scintille comme un éclair.
Leur mandibule a la moustache
Drue et de poils étincelants,
L'écume blanche mousse et tache
Leurs longs muffles, leurs crocs sanglants.
Mais sois sans peur de leur tournure,
Et de leur regard flamboyant ;
S'ils ont l'épouvantable allure
D'un triple cerbère aboyant,
Ce n'est qu'une vaine apparence,
Car ils sont en réalité
Craintifs et pleins d'obéissance.
Vois avec quelle agilité
Ils nous transportent dans la nue,
Nageant et volant à la fois,
Fendant cette plaine inconnue
Où gémissent d'étranges voix :

(1) Légende de Mélusine.

Nous traversons, chez les fantômes,
Le pays des trombes, des eaux,
Que peuplent ondines et gnomes,
Elfes, lutins régionaux.
— Regarde en bas l'Indre et la Loire.
Voici la Beauce où la jument
Rua si fort, j'en ai mémoire,
S'émouchant horrifiquement,
Qu'elle fit abattis immense
De la forêt, et, qu'à présent,
C'est une plaine d'abondance
Où germent seigle, orge et froment.
Vois cette masure si vieille :
C'est Étampe et son lourd donjon
Qu'habite aujourd'hui la corneille.
Jette un coup d'œil sur Arpajon,
Lonjumeau, Montlhéri !... La Seine
Promène ici ses longs détours;
Changement de décor, de scène,
Vois Mirelingue avec ses tours !
Et comme plus que jamais fume
La fournaise, où le vieux Satan
Forge et cisèle sur l'enclume
Son œuvre de Léviathan.
C'est toujours le large cratère
Où bout la lave du volcan,
Dont l'éruption sur la terre
Ressemble à Thalasse-Océan.
Sans doute encor dans la chaudière,
De Gargantua quelque enfant
Comprime l'humaine matière
Et l'assouplit comme son gant.
Je te revois, vieille Sorbonne !
Où, par Panurge, au sens pointu,

Arguant en raison bouffonne,
L'Anglais Thaumaste fut battu.
Dieu merci ! l'aveugle ignorance
N'y trône plus, les matagots
Les cafards qui grugeaient la France
N'y préparent plus leurs fagots.

LA CHATELAINE.

Du bon droit, vaillante bannière,
Bravant bûchers, narguant la mort,
Tu fis pénétrer ta lumière
Pour transfigurer notre sort.
C'est toi qui nous ouvris la marche,
Engendrant Voltaire et Rousseau,
Et bâtissant déjà notre arche
Quand allait sombrer le vaisseau !
Les despotes auront beau faire,
Grâce à toi, le peuple éclairé
Gagnera le port salutaire
Où quatre-vingt-neuf est entré.
Mais voici que bientôt à terre
Finit ce vol aérien
Si plein de charme et de mystère
Et dont il ne reste plus rien.
Ciel ! à présent quel nouveau rêve
Vient troubler mes sens éperdus ?
Pourtant, la magie a fait trêve.
Au Louvre nous sommes rendus.
Que d'éclat, de magnificence !
Et quel banquet délicieux !
Par sa majesté, son silence,
On dirait un peuple de dieux.

C'est là le but de ton voyage ;
Mais avant de te présenter
A ce mirifique assemblage
Daigne encore un peu m'écouter :
Tu vois l'agape fraternelle
De tous les arts associés ;
A cette fête solennelle
Tous les talents sont conviés.
Que de mélancoliques têtes,
Aux fronts ceints d'immortelles fleurs !
Artistes, savants et poëtes,
Ils ont tous de pâles couleurs.
Leurs traits accusent la souffrance
Qu'ils enduraient, martyrs vivants...
Mais dans leurs cœurs est l'espérance,
Etoile et flambeau des vaillants.
A cette lueur électrique
Eblouissant par son éclat,
Contemple la scène féerique
Dans tout son magique apparat.
Autour de l'hémicycle étrange,
Du cubiculum merveilleux,
Reconnais, dans cette phalange,
Nos talents les plus glorieux.
Ab Jove! vois le vieil Homère,
Besace au dos, bâton en main,
Dont les haillons et la misère
Sont la honte du genre humain ;
Sophocle, Euripide, Hésiode,
Eschyle, Socrate, Platon,
Sapho qui module son ode

A son infidèle Phaon!
Aux doux accents de la cithare,
Que de luths frémissent d'amour!
Théocrite, Ovide, Pindare,
Virgile, Horace, tour à tour,
Echangent la strophe sonore.
Le Dante et Pétrarque, rêveurs,
Invoquant Béatrix et Laure,
Epanchent de longues douleurs;
Près d'Arioste et de Boccace
Agitant leurs grelots joyeux,
Voici Camoëns et le Tasse
Qui chantent les larmes aux yeux.
Ici, Corneille, avec Shakspeare,
Molière et Gœthe avec Byron,
Et tous ceux dont l'âme soupire
Comme Racine et Fénelon.
Puis, en longs groupes s'échelonne,
Comme étoiles au firmament,
Des grands noms la vaste couronne
Qui cause un éblouissement!
— Vois le Titien, Véronèse,
Sanzio, Buonarotti
Dissertant, méditant à l'aise,
Avec Rubens, le Robusti,
Corrége, Murillo, Carrache,
Le Guide, le Dominiquin,
Et tout près du suave Eustache
Le grave Nicolas Poussin.
J'en pourrais dérouler encore
De plus modernes à tes yeux,
Et se groupant, dès leur aurore,
A ce cortége glorieux.
Viens avec moi près de ce trône

[illegible]

[illegible]ges.

[illegible]

[illegible]

[illegible]me.

[illegible]

[illegible]r'

[illegible]es.

[illegible]

[illegible]ges.

[illegible]tials.

[illegible]

[illegible]

Termine ce brillant discours;
L'éloquence avec l'harmonie
Echange un mutuel secours;
Pendant le repas et la fête,
Présidant avec majesté,
La châtelaine a sur sa tête
L'insigne de la royauté.
Une gaîté pure et sereine
Anime l'agape de l'art;
Au nom de la nouvelle reine
S'emplit la coupe de nectar.
Vers le ciel l'encens vole et fume,
Marguerite se lève encor
Et dit : « Je lui vote une plume
Digne d'elle : une plume d'or. »
L'assemblée approuve l'hommage,
Y fait chorus avec bonheur.
Modeste et simple en son langage,
George répond : « C'est trop d'honneur!
Oh! laissez-moi, dans mes prairies,
Obéir à mes doux penchants,
Et traduire en notes fleuries
Les amours primitifs des champs!
Merci! phalange docte et sage!
Je n'accepte ce don flatteur
Que pour enflammer mon courage
Et pour vous dévouer mon cœur! »
A ces mots, la fête s'achève,
L'aube naît, tout s'évanouit...

. . . .

— Et moi qui raconte ce rêve.
Je le formule en plein minuit,
A Ligugé (chose bizarre)!
Dans la prison où Dubellays

Et Marguerite de Navarre
Ont vu sourire Rabelais.

•

Ecrit à Ligugé, mai 1862, près de la Tour de Rabelais.

FIN DES RABELAISIENNES.

LA GARIBALDIADE

CHANT SIXIÈME

—

ARGUMENT.

Sur les bords du fleuve Aseringua, Garibaldi appelle en vain Nacemento, Navone, Staderini, Giovani. — Sainte Catherine, l'Itaparika. — Morne de la Barra. — Anita. — Les aveux. — Accueil du père. — Récit des combats.—Hymen.—Fêtes au Morne et à l'*Itaparika.* — Imbituba. — Défense. — Le lac Imérui. — Nouveau combat. — Désastres. — Anita. — Le sauvetage. — Grigs. — Raguna. — Funérailles des héros.

Près de l'Aseringua, l'aurore sur la plage
Montre à Garibaldi les traces du naufrage.
A l'appel (sombre appel !) manquent Staderini,
Nacemento, Navone, Ignace, Giovani,
Braves Italiens qui lui disaient naguère :
« Avec toi nous irons porter la sainte guerre
Au cœur de la patrie et nous délivrerons
Nos frères accablés des plus sanglants affronts. »
— Où viennent aboutir ces dévoûments sublimes ?
Comme Carniglia, dans les glauques abîmes
Ils sont tous engloutis ! devant de tels malheurs,
Joseph est accablé, les yeux noyés de pleurs ;
Mais il reprend courage en songeant qu'il est père
Du groupe survivant et qui se désespère :

« Plus de larmes ! allons dire à Canavarro
De réorganiser les débris du Pardo ! »
A ce signal la troupe en ordre, s'achemine
Vers une estancia de Sainte-Catherine,
Et, dès le lendemain rendue à Giuliana,
Est prête à s'embarquer sur l'Itaparika.
Quand il fut sans témoins, Joseph, dans sa cabine,
Sentit au fond du cœur une lame assassine
Et comme, en quelque sorte, un vautour déchirant,
Il sentit tout son deuil et son isolement !
En peu de temps, hélas ! que d'amitiés éteintes !
Edouard et Luigi, par leurs chaudes étreintes,
Ne l'exalteront plus et pourtant, vivre seul,
N'est-ce pas s'enfermer, vivant, dans un linceul ?
Ils sont vaillants et bons ces soldats d'Amérique ;
Mais ils datent d'hier, et son âme héroïque
S'attendrit aux regrets de ses frères perdus.
Au morne du Barra, ses yeux souvent tendus
Semblent implorer Dieu de finir sa souffrance,
Et de rouvrir en lui la source d'espérance.
— Contemplant le héros, trois Brésiliennes sœurs
Ont paru, de Joseph, comprendre les malheurs.
L'une d'elles surtout, rappelant à son âme
Un type préféré, répand comme un dictame
Sur son cœur ulcéré. Quel air majestueux !
On dirait une reine, alors que de ses yeux
Un éclair a jailli sur Joseph qui l'admire.
Une tendre pitié l'émeut et semble dire :
— « Étranger, vois nos cœurs, et crois qu'il est encor
Pour toi dans l'infortune un précieux trésor ;
Tu peux encore ici, même après la tempête,
Trouver un sein ami pour reposer ta tête.
Non, l'homme n'est pas fait pour passer ici-bas,
Solitaire et chagrin, sans presser en ses bras

Celle que Dieu créa pour compléter sa vie.
Giuseppe, à cette vue, en son âme ravie,
Sent que Dieu veut lui-même apaiser sa douleur,
En plaçant sur sa route un doux consolateur,
Comme un Hâvre de grâce après un dur naufrage,
Merci, Dieu juste et bon ! je sens que mon courage
Va renaître au contact de cette douce enfant. »
Et le cœur relevé de son abaissement,
Au morne du Barra, voyant sa délivrance,
Il croit en son étoile, et reprend espérance.
Mais l'âme des héros aux volontés de fer,
Ame qui forcerait les portes de l'enfer,
Ne peut se contenir quand une fois l'amour
Vient les illuminer d'un tendre et nouveau jour.
Enfin l'aurore naît, l'estancia s'éveille,
Murmurant au travail une hymne sans pareille.
Les guerriers, en chantant, équipent leurs chevaux ;
Les femmes en gaîté vaquent à leurs travaux...
Joseph n'a de soupirs que pour sa jeune fée.
Par l'ardeur du désir, l'âme émue, étouffée,
Il part, et, pour hâter les bienfaits de son sort,
Du morne du Barra son pied franchit le port.
De la maison bénie ayant foulé l'enceinte,
Il approche le cœur tout bondissant de crainte
De celle qui fit naître un si noble transport ;
Puis, d'une voix tremblante et d'un suprême effort :
— « O vierge ! lui dit-il, mon seul vœu, mon envie
Est d'unir à jamais mon âme à votre vie.
Il me semble que Dieu vous mit sur mon chemin
Pour me faire trouver le bonheur dans l'hymen.
Mais je dois avant tout ne pas agir en traître,
Et sans restrictions vous faire bien connaître
La dure mission que j'offre à partager :
« Il me faudrait votre âme au milieu du danger. »

Puis, se mettant alors à peindre la bataille,
Le conteur grandissait ! Sa belle et noble taille
Eblouissait l'esprit de la jeune Anita.
Alors, comme Othello devant Desdemona,
Garibaldi semblait évoquer la figure
D'un héros idéal dominant la nature ;
Et le feu pénétrant d'un amour belliqueux,
Faisait frémir la vierge et fascinait ses yeux.
Au son de cette voix qui ravit ses oreilles,
Anita voit surgir un monde de merveilles :
Des transports inconnus, une sainte fierté
S'emparent de son sein, ivre de liberté !
— « Oh ! dit-elle, merci ! dans la grande famille
Vous me faites entrer, moi, simple et pauvre fille ;
Je sens que je pourrai, par mon cœur, sous vos lois,
Seconder vos travaux et vos brillants exploits.
Mais, à-propos, j'entends sonner la douzième heure,
Mon père va venir, honorez sa demeure,
Restez ! vous fumerez chez nous les calumets,
Et vous échangerez les récits de vos faits. »
Et, comme elle achevait, la famille fidèle,
Des travaux du dehors, à l'heure habituelle,
A son estancia venait se reposer.
— « Salut à l'hôte ami qui vient me visiter,
Fumer mon calumet et s'asseoir à ma table !...
Allons, sers, Anita. » Le vieillard vénérable
A Joseph tend la coupe, et, de joyeuse humeur :
— « Bois d'abord, étranger, et fais-moi cet honneur ! »
Puis tu partageras ces dattes, ces bananes ;
Mais, puisque la hulotte enchante nos savanes,
Peins-nous, de ton pays, de tes lointains climats,
Le beau ciel et les mœurs, et surtout les combats ! »
Joseph, pour obéir à l'aimable prière,
Lui raconta sa vie, iliade guerrière :

Sa parole vibrante, aux accents inspirés,
S'animait aux regards de deux yeux adorés.
Et pendant ces récits où rayonnait la gloire,
Aux lèvres de Joseph se pendait l'auditoire :
Les plus jeunes sentaient bouillonner leur ardeur...
A la fin, le vieux père embrassant le conteur :
— « Tu n'es plus étranger, enfant de l'Italie !
De ton langage pur j'aime la mélodie ;
Près de nous, au foyer, reviens souvent t'asseoir ;
Après tes durs travaux, dans le calme du soir,
Viens pendre ton épée à ces vieilles murailles
Et nous ravir encor par l'écho des batailles.
Joseph le lui promit. Rappelé vers son bord,
Pour quitter le foyer, il lui faut faire effort,
Tant son cœur est rempli d'amour et de tendresse !
Il croit avoir trouvé dans sa brûlante ivresse,
Le divin idéal; et, tout reconnaissant,
Il élève son cœur vers le Dieu tout-puissant !
Dieu comble son espoir ! sa belle fiancée
A quelques jours de là marchait à l'hyménée,
Le morne du Barra retentissait, joyeux,
De la tendre union qui faisait deux heureux !
A l'Itaparika, les échos de la fête
Apportèrent la joie, et la belle conquête
Y fut reçue avec les vrais élans du cœur,
Tant l'équipage aimait le fortuné vainqueur !
Aussi, les matelots célèbrent sa venue
Par une fête à bord, singulière, inconnue.
Touché de cet accueil, de ce ton fraternel,
Le vieux guerrier, joyeux, dans son cœur paternel,
De voir sa chère fille heureuse, triomphante,
Devenir des marins la Reine bienveillante,
Lui [illegible] brave au milieu du danger,
L[illegible] ne saurait déroger ! »

Versant des pleurs de joie où se peint son ivresse,
Son regard, à sa fille, est comme une caresse.
Les époux fortunés bénissent le Seigneur
De fondre ainsi leur âme en un double bonheur.
Leur cabine est un ciel !... mais l'aube diaphane
Assemble l'équipage aux sons de la diane.
Canavarro s'écrie : — « Aux armes ! le péril
Menace... l'on a vu croiser, près du Brésil,
L'étendard ennemi. Vite, amis, qu'on s'apprête !
Déployons la bannière à chaque goëlette !
Rio-Pardo, *Seïval* et la *Cassapara*
Sont radoubés. (Depuis que le premier sombra,
Joseph put compléter l'œuvre du sauvetage.
Le *Pardo* ne sent plus les effets du naufrage !)
Nuit noire ! il faut pourtant, malgré tout, s'embarquer
Car, gagner la lagune, on peut nous attaquer. »
Anita les inspire, intrépide héroïne !
Le marin sent bondir son cœur dans sa poitrine
Le soin de la défendre enflamme son ardeur.
Aussi, comme elle est belle ! et, comme avec vigueur,
Sans fierté, sans colère, avec âme elle ordonne,
Soutient les défaillants d'un air qui les étonne !
Son noble front n'est pas ombragé d'un cimier,
Son corps n'est pas couvert d'impénétrable acier ;
Ni casque, ni cuirasse ; elle a pour toute armure
L'épée ou le fusil. Sa longue chevelure
Flotte sur son épaule, on dirait à la voir,
Le panache flottant d'un épais casque noir :
La majesté se peint sur toute sa figure,
Son œil vif est profond, et, d'une ligne pure,
Sa bouche sait trouver tout justement les mots
Propres à pénétrer au cœur des matelots.
Autour d'elle, on croirait voir flotter l'auréole
Des héros et des saints. Des marins c'est l'idole !

— « Alerte! leur dit-elle, en ce combat naval,
Soyez dignes de vous! des canons du Seival
Portez la batterie à ce haut promontoire,
Et tous, sur le *Pardo* nous trouverons la gloire! »
Ou si non, abrités des plis de ce drapeau,
Nous-saurons conquérir un illustre tombeau! »
Elle dit, et déjà de la mèche allumée
Elle ouvre la bataille; à travers la fumée,
Elle pointe, elle-même, auprès des canonniers,
Les pièces vomissant les boulets meurtriers.
L'ennemi se rapproche et grandit son courage :
— «Préparons-nous, dit-elle, au choc de l'abordage!
En avant! feu nourri! redoublons notre effort!
Que l'ennemi chez nous ne trouve que la mort! »
Garibaldi l'admire et, fier de sa vaillance,
Il craint pour son amour, il craint une imprudence,
Et qu'un fatal destin emporte son bonheur!
Mais le ciel les protége, et devant cette ardeur,
L'ennemi, tout à coup, sans tarder, se retire :
« Son chef frappé, dit-on, d'un coup mortel expire. »
Peut-être est-ce une feinte? à des piéges nouveaux
Il faut s'attendre encore, et, des impériaux
Connaissant la tactique, on dirige la voile
Au lac Imérui. Préservant son étoile,
Joseph, vers la lagune, a l'espoir d'arriver,
Pour éviter la feinte où l'on peut succomber.
Mais l'escadre ennemie a cerné l'embouchure.
Il y faut renoncer. — « Allons, bas la voilure!
Amis! de l'héroïsme! aux plis de son drapeau
Le soldat en mourant s'attache, et son tombeau
Est encore, après tout, noble et digne d'envie.
Se rendre est bon au lâche enivré de la vie.
Pour nous, malgré le nombre, attachons aujourd'hui
Une éternelle gloire au lac Imérui! »

Il dit, puis, Anita, d'une allure héroïque,
Digne de son époux et de la République,
Comme une pythonisse, ayant pour piédestal
Un affût de canon, dit d'un air martial :
— « Soldats ! voici pour nous une grande journée !...
Puisque cette embouchure est maintenant cernée,
Avant d'aller nous joindre au corps de Texeira
Il faut que le *Seival*, *Pardo*, *Cassapara*,
Comme un rempart de fer au bronze impénétrable,
Repoussent l'assaillant, tant soit-il redoutable.
Ayons foi dans la cause ! au peuple du Brésil
Montrons que la valeur grandit dans le péril !
Sachons vaincre ou périr au nom de la patrie ! »
Passant du mot au fait, de chaque batterie
Elle active le tir. Ses coups précipités
Portent partout la mort, et quand, de tous côtés,
Comme une pluie en feu rayonne la mitraille,
Elle garde son calme au fort de la bataille.
Joseph a peur pour elle et tremble pour ses jours,
L'envoie au général demander du secours.
— « Va, dit-il, implorer un renfort nécessaire,
Et pour nous protéger ne quitte pas la terre ! »
Par cet ordre, il espère éloigner sans retour
Du théâtre sanglant Anita son amour ;
Mais bientôt l'héroïne, en son mâle courage,
Revient dire à Joseph la réponse au message.
Hélas ! Canavarro, se voyant sans appui,
Voudrait abandonner le lac Imérui !
— « Sauvez, leur dit Joseph, armes et projectiles,
Suspendez de vos coups les efforts inutiles,
Formons notre retraite ! » Il faut donc obéir...
Garibaldi l'ordonne avec un long soupir !
Il lui faut, vers la côte (ô Dieu cruel ! ô rage !)
Sous mille feux croisés refaire son voyage,

Puis, préparant son âme à de rudes efforts,
Chercher parmi les siens les blessés et les morts.
Sur le pont du navire, après cette tuerie,
Il contemple, en pleurant, l'atroce boucherie !
A travers les horreurs de ces membres épars,
Et de ces morts hideux aux effrayants regards,
Hélas ! il reconnaît Grigs, le grand capitaine !
Il n'illustrera plus la flotte américaine.
Pauvre Grigs ! tout son corps, en lambeaux déchiré,
Atteste son martyre ; et, pourtant inspiré,
Son œil conserve encore un reflet de sa flamme,
Son regard est toujours le miroir de son âme.
Près de lui, Raguna dort du dernier sommeil,
De son corps transpercé s'échappe un sang vermeil.
— « Amis, dit le héros (sentiments magnanimes !),
L'ennemi n'aura point vos dépouilles opimes,
Vous n'assouvirez point l'orgueil de vos vainqueurs.
Je veux à cette honte arracher vos grands cœurs.
L'héroïque bûcher sera vos funérailles !
Adieu, braves, adieu, gloires de nos batailles ! »
Alors, nouvel Achille, il rassemble, en faisceaux,
Tous ces restes humains, puis aux flancs des vaisseaux
Il jette l'incendie, et rame vers la grève
Pour rejoindre Anita. Quand la flamme s'élève
Au ciel, et tourbillonne en colonnes de feu :
— « Vaillants, dit le héros, remontez tous à Dieu ! »

FIN DU CHANT SIXIÈME.

CHANT SEPTIEME

—

ARGUMENT.

Santa-Vittoria. — Coritibani. — Mello. — Texeira. — Peichetto. — Retraite. — La forêt. — Famine. — Picada. — Lages. — Les picadas di Peloffo. — Mala-Casa. — Pinhurino. — Taquari. — Bento-Gonzales. — Les lanciers noirs de Canavarro. — Armées en présence. — Retraite de l'ennemi. — San-Jose. — Pillage. Retraite. — Anita prisonnière. — Évasion. — Les cabecaes d'Espinano. — Saint-Simon. — Menotti. — L'amiral Brown. — Intervention anglo-française.

Noble fille du ciel, muse du grand Homère,
Viens soutenir mon souffle en cette longue guerre,
Où, Joseph, Anita, de péril en péril,
Portent haut le drapeau libéral du Brésil !

. . . .

. . . .

— A peine ont-ils rejoint Texeira, la montagne
Cima-Serra se lève en masse ! la campagne
Se rouvre avec ardeur, le vaillant Arhana,
Grâce à ses alliés, met en fuite Achuna
Qui meurt au Pelatas, la fougueuse rivière ;
Sa troupe débandée est faite prisonnière.
Plus forts par ce combat de Santa-Vittoria,
Les braves triomphants entrent à Vaccaria.

Mais les Impériaux, pour venger leur défaite,
S'avancent plus nombreux : Mello marche à leur tête.
Au milieu de la nuit, au bord du Maromba,
Ils viennent attaquer Lages, Coritiba.
Garibaldi, toujours au poste, crie : « Aux armes ! »
Des coups de feu soudains répandent mille alarmes,
Il faut, pour résister, d'héroïques efforts :
(Texeira, l'imprudent ! a divisé son corps.)
L'astucieux Mello connaît leur petit nombre,
Il feint une retraite et se glisse dans l'ombre.
A l'aube, Texeira, voyant ces faux fuyards,
Croit devoir les poursuivre, et ses soldats épars
Fondent sur eux, pensant en tirer avantage.
Fatale erreur ! Tandis que la troupe s'engage,
Mello coupe ses flancs, y jette la terreur.
Par la masse accablé, le faible tirailleur
Doit se rendre ou mourir ; mais posté sur le faîte
De Coritibani, Joseph de la retraite
Ordonne le signal : — Vous, major Peichetto,
Ralliez vos soldats dispersés par Mello !
Et toi, chère Anita, sauve notre ambulance ! »
Tandis que l'héroïne à cet ordre s'avance,
Avec ses compagnons, comme un rempart d'airain,
Garibaldi défend pied à pied le terrain.
Ils sont douze ! un taillis leur sert de Thermopyle,
En vain, contre eux Mello s'épuise avec ses mille !
Malheur au téméraire, au hardi cavalier
Qui veut fondre sur eux ! Sous le plomb meurtrier,
Il tombe sans pouvoir atteindre l'éminence,
Où, dans le désespoir, grandit la résistance.
A ces coups répétés, Peichetto, Texeira
Amènent des renforts de Cima da Serra.

Nota. — La fin de la *Garibaldiade* sera donnée avec un nouveau Recueil.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE LIVRAISON.

DEUXIÈME LIVRAISON.

TROISIÈME LIVRAISON.

FIN.